

Georg Lukács

Ernst Bloch

1935-1942

Traduction de Jean-Pierre Morbois



Ces textes sont la traduction d'essais de Georg Lukács extraits de la publication des archives Lukács *Ernst Bloch und Georg Lukács : Dokumente zum 100. Geburtstag* [Documents pour le 100^{ème} anniversaire] ¹, Budapest, MTA Filozófiai Intézet Lukács Archivum, 1984.

Héritage de ce temps



La recension d'*Héritage de ce temps* d'Ernst Bloch n'est pas datée ; mais il est vraisemblable en fonction du contexte qui ressort du texte, qu'il date des mois d'août et septembre 1935. La critique est restée inédite à l'époque ; Le tapuscrit original avec des corrections manuscrites est conservé dans les archives Georg Lukács <https://real-ms.mtak.hu/21594/>

Pourquoi avons-nous besoin de l'héritage classique ?

L'essai a été écrit en 1938 à l'époque du débat sur l'expressionnisme, ² mais n'a pas été publié. Le manuscrit est conservé dans les archives Georg Lukács <https://real-ms.mtak.hu/21612/>

Critiques de droite ou de gauche.

Cet essai, écrit en 1943, a été mis au jour par l'historien du parti Károly Urbán à partir des Archives centrales du Parti de l'Institut du marxisme-léninisme du Comité central de la SED. Il se présente sous forme d'une lettre adressée à son *cher Ernst*, où Lukács polémique contre l'article «*Der Nazi kocht im eigenen Saft*» [Le nazi cuit dans son propre jus] paru dans le magazine d'émigration *Freies Deutschland* (Allemagne libre), publié au Mexique (Avril 1942), que nous reproduisons en annexe.

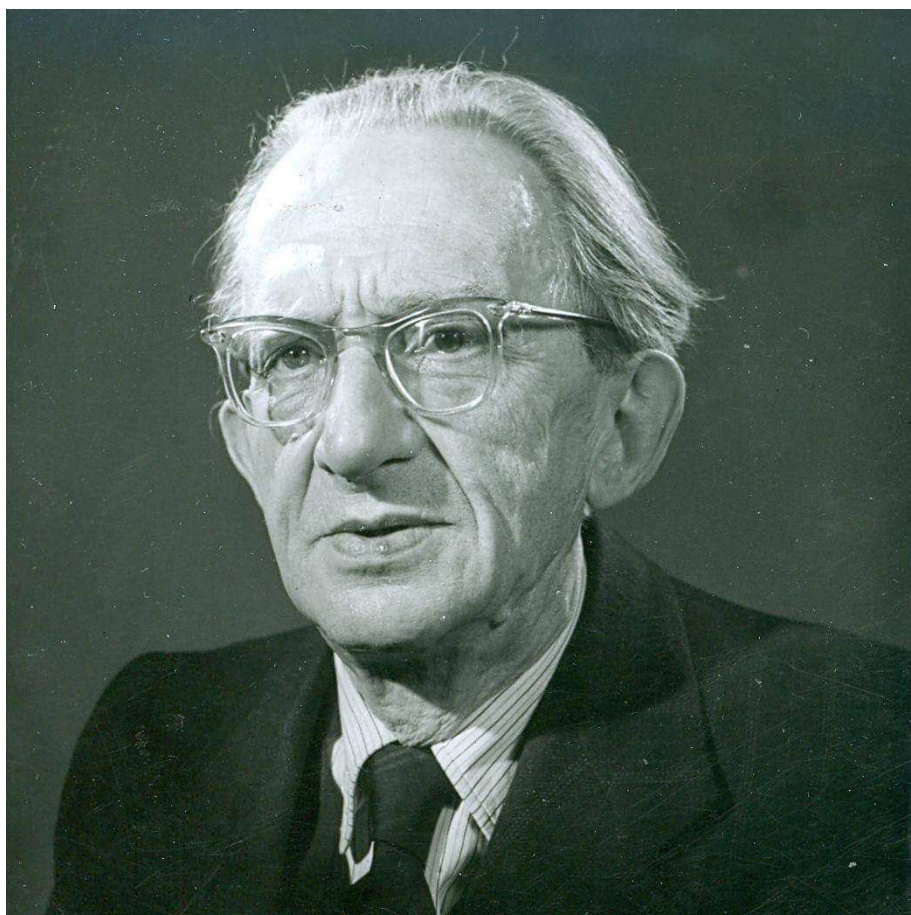


Toutes les notes de bas de page sont du traducteur.

¹ Georg Lukács et Ernst Bloch sont en effet tous deux nés en 1885.

² cf. Georg Lukács, *Grandeur et décadence de l'expressionnisme*, trad. Alix Bouffard & altri, Paris, Éditions Critiques, 2022.

GEORG LUKÁCS. ERNST BLOCH.



A handwritten signature of Georg Lukács in dark ink on a light-colored background. The signature is written in a cursive, flowing style.

Georg Lukács (1885-1971)

Ernst Bloch

(1885-1977)

Convaincu de la nécessité d'une révolution radicale en Allemagne, Ernst Bloch adhère très tôt au socialisme et fait campagne contre le militarisme prussien. En 1915, avec ses amis dadaïstes, il s'enfuit en Suisse où il travaille pendant toute la guerre à la rédaction du journal anti-impérialiste allemand *Die freie Zeitung*.



Son premier ouvrage, *L'Esprit de l'utopie* (Leipzig, 1918), qui fait de lui l'un des principaux théoriciens du concept d'utopie à la lumière de la tradition hégéliano-marxiste. Il publie ensuite sa thèse, *Thomas Münzer, Théologien de la Révolution* (Munich, 1921)

Après la publication de son ouvrage antinazi *Héritage de ce temps* (1935), Bloch est déchu de sa nationalité et contraint de quitter l'Allemagne pour New York. Il y fonde avec Bertolt Brecht et Thomas Mann une maison d'édition, Aurora Verlag.

Dès 1938, il commence à ébaucher ce qui sera son opus magnum *Le Principe espérance*, où il s'interroge à nouveau sur le concept d'utopie en adoptant une méthode « archéologique », retraçant dans l'histoire mondiale et dans la culture de masse américaine les ferments de l'utopie en même temps que les sources de l'appauvrissement de l'« espérance ». L'ouvrage paraît en 3 volumes (1954-1959), alors qu'il enseigne à l'université Karl-Marx de Leipzig (DDR).

Accusé de révisionnisme à partir de 1957, il passe à l'Ouest en 1961 et termine sa carrière universitaire par une charge de cours à l'université de Tübingen.

Héritage de ce temps

Ernst Bloch, l'auteur du livre que nous allons commenter, *Die Erbschaft dieser Zeit* ³ (Zürich, Oprecht & Helbing, 1935), est l'une des personnalités les plus intéressantes de la littérature théorique allemande contemporaine. Son évolution de jeunesse commence dans la dernière décennie précédant la Première Guerre mondiale, lorsque, dans la philosophie allemande, l'aspiration à une « vision du monde », au dépassement du néokantisme, s'est renforcée de toutes parts. (Le premier ouvrage de Bloch, sa thèse, est une critique de Rickert.) ⁴

La tendance fondamentale de cette évolution a été une tendance réactionnaire impérialiste. Spengler et Klages, Leopold Ziegler et le comte Keyserling ⁵ sont les figures philosophiques célèbres issues de ce mouvement. Bloch, qui partage de nombreuses prémisses gnoséologiques avec ses contemporains, se différencie d'eux dès le départ sur un point crucial. Son désir d'idéalisme objectif, même s'il se transforme très souvent en mysticisme affiché, n'a jamais été pensé comme apologétique. Il se situe vis-à-vis de son époque dans une position d'opposition, aussi confuse soit-elle. Et la guerre impérialiste et l'évolution d'après-guerre renforcent de plus en plus cette position d'opposition, poussant Bloch toujours plus à gauche.

³ Ernst Bloch, *Héritage de ce temps*, Trad. Jean Lacoste, Paris, Klincksieck, 2027. Toutes les citations de cet ouvrage se réfèrent à cette édition.

⁴ Heinrich Rickert (1863-1936), philosophe allemand, chef de file du néokantisme de l'École de Bade avec Wilhelm Windelband

⁵ Oswald Spengler (1880-1936) philosophe allemand. *Le Déclin de l'Occident*. Ludwig Klages (1872-1956) philosophe de la nature et de la vie allemand, psychologue et fondateur de la graphologie psychologique scientifique.

Leopold Ziegler (1881-1958), philosophe allemand.

Comte Hermann von Keyserling (1880-1946), philosophe allemand, classé comme tenant de l'irrationalisme. Une méfiance réciproque l'a séparé du régime nazi.

Les essais d'où est issu son premier livre, *L'Esprit de l'Utopie*,⁶ sont déjà dirigés contre l'Allemagne de la guerre mondiale. Bien sûr, Bloch critiquait alors la guerre impérialiste de l'Allemagne du point de vue d'un pacifisme démocratique occidental, largement mystique. Son deuxième livre, *Thomas Münzer, théologien de la révolution* contient déjà un hommage à la révolution, à ce Münzer. « proche parent de Liebknecht »⁷ Ce livre fonctionne également avec un concept idéaliste-mystique de la révolution. Bloch estime que la doctrine économique du marxisme doit être « approfondie » en mettant en évidence les moments « éternels » de rejet humain de l'exploitation et de l'oppression. Son Thomas Münzer n'est donc pas un personnage historique tel qu'Engels le décrit.⁸ Au contraire, c'est précisément à travers sa « théologie » qu'il doit être présenté comme un modèle pour les luttes contemporaines : selon Bloch, la lutte de libération actuelle du prolétariat doit atteindre cette hauteur et cette profondeur münzeriennes de la « pensée utopique » pour parvenir à un pouvoir véritablement victorieux.

De cette manière, Bloch occupe une position particulière d'outsider dans la littérature théorique allemande. Depuis des années, il combat l'évolution philosophique réactionnaire en Allemagne, mais il la combat à partir de prémisses philosophiques qui ont beaucoup de choses en commun avec les mouvements contre lesquels il lutte. Cela le laissait dans une position intermédiaire plutôt isolée entre les camps ennemis.

Mais c'est précisément cette dichotomie de son attitude fondamentale qui n'a pas été éliminée par son évolution à

⁶ Ernst Bloch, *L'Esprit de l'Utopie*, trad. Anne-Marie Lang et Catherine Piron-Audard, Paris, Gallimard ; 1977.

⁷ Ernst Bloch, *Thomas Münzer*, trad. M. de Gandillac, Paris, 10/18, 1975, p. 154.

⁸ Friedrich Engels, *La guerre des paysans*, in *La révolution démocratique bourgeoise en Allemagne*, Paris, Éditions Sociales, 1952

gauche, qui lui assure une influence idéologique dans l'émigration antifasciste. La dichotomie fondamentale de la position de Bloch est en effet typique d'un courant du camp de l'antifascisme bourgeois de gauche. Le processus de fascisation en Allemagne et surtout l'arrivée au pouvoir d'Hitler ont fait non seulement de Bloch, mais aussi de nombreux autres écrivains bourgeois de gauche, des ennemis acharnés du fascisme. Mais pour beaucoup, cette évolution politique vers la gauche ne s'est pas accompagnée d'une révision des fondements philosophiques de leur vision du monde antérieure, d'une critique de l'idéalisme, et surtout d'une critique de ses manifestations impérialistes spécifiques. Même le rapprochement de Bloch du marxisme, qui va beaucoup plus loin que celle de la plupart des antifascistes de gauche bourgeois, ne comporte pas encore de critique de l'idéalisme. C'est précisément pourquoi Bloch devient un phénomène fascinant pour une grande partie de cette émigration. Il pour eux devient une incarnation du « marxisme » plus facilement accessible et mieux adapté à la phase actuelle de leur évolution idéologique. En tant que marxiste et révolutionnaire, mais doté néanmoins d'un sens aigu de toutes les subtilités de la culture, Klaus Mann dans la revue d'Amsterdam *Die Sammlung*⁹ a salué son nouveau livre comme « un inventaire audacieux de notre patrimoine intellectuel » ; de même F. Burscholl dans la *Neue Weltbühne*.¹⁰

Bloch se situe politiquement beaucoup plus à gauche que beaucoup des intellectuels qu'il a influencés. Il n'est pas

⁹ Klaus Heinrich Thomas Mann (1906-1949) écrivain allemand, naturalisé américain, fils de l'écrivain Thomas Mann. *Die Sammlung* [La collecte] : mensuel littéraire publié en exil par la maison d'édition néerlandaise Querido. Au total, 24 numéros ont été publiés de septembre 1933 à août 1935.

¹⁰ *Die Neue Weltbühne* [La nouvelle scène mondiale] : magazine allemand en exil à Prague.

seulement un antifasciste déterminé, mais aussi un ennemi convaincu du système capitaliste. Il ne doute pas un instant que seul le prolétariat révolutionnaire soit la force capable de renverser Hitler, que le socialisme remplacera le fascisme.

Quand donc Bloch place la question de l'*héritage* au cœur de son livre, il le fait à partir de ces convictions historico-politiques. La question centrale de ce livre, dont est issu celle de la recherche de l'héritage, est celle des *alliés de la révolution prolétarienne*, de la conquête de la petite bourgeoisie urbaine et des paysans pour la révolution socialiste. Déjà la manière dont il pose énergiquement cette question honore le penseur et combattant Bloch. Celle-ci montre à elle seule qu'il a résolument évolué vers la gauche depuis ses premiers livres.

Pour répondre à cette question, Bloch veut choisir le marxisme comme ligne directrice. Mais au lecteur marxiste saute tout de suite aux yeux qu'il ne place pas le gain d'alliés en rapport avec la conquête de la majorité de la classe ouvrière en vue de la révolution prolétarienne sous la direction du Parti communiste, mais tout à fait indépendamment de lui. Cette faiblesse de sa méthode qui apparaît ici est une conception vulgarisée et déformée de l'économie politique marxiste, qui est très profondément liée à la perspective philosophique et idéologique fondamentale de Bloch. Cela a pour conséquence que Bloch, là où le marxisme voit des problèmes de l'existence matérielle, n'est capable de voir que des problèmes purement idéologiques.

Malgré cette faiblesse fondamentale de sa position, dont nous allons parler en détail, Bloch pose le problème de l'héritage de manière claire et en principe. Il voit le déclin du capitalisme et avec lui celui de la culture du capitalisme et il demande : qui sera le bâtisseur du nouveau monde, du socialisme, qu'est-ce que le prolétariat s'appropriera de ce monde en déclin, qu'est-

ce qui vaut la peine d'être approprié, qu'est-ce qui deviendra partie intégrante de la nouvelle culture ? Et il considère que toucher cet héritage est une lutte idéologique. Nous ne pourrons aborder que plus tard la critique de la méthode et du contenu de sa théorie de l'héritage. Il fallait avant tout souligner ici le mérite de Bloch d'avoir posé la question en principe.

Les éboulis aurifères.

¹¹ Même lorsqu'il concrétise ses problèmes, Bloch part d'un point de vue clairement antifasciste. Bloch voit à juste titre le caractère du Troisième Reich comme une dictature ouverte et vile du capital monopoliste. Et de cette vision juste naissent pour lui d'autres problèmes. Il identifie la « pulsion » anticapitaliste aussi en dehors du prolétariat, et ses efforts révolutionnaires et antifascistes honnêtes visent à canaliser cette « pulsion » anticapitaliste dans le sillage de la révolution prolétarienne. Il s'agit donc d'une lutte pour les *victimes* de la propagande démagogique fasciste.

Il est compréhensible que Bloch parte de l'idéologie de ces victimes égarées. Mais il est regrettable qu'il en reste à l'idéologie. D'autant plus regrettable qu'il ne s'agit pas d'une erreur fortuite, mais de la conséquence nécessaire de la méthode actuelle de Bloch. Nous avons déjà souligné sa relation avec l'économie politique marxiste.

La conception étroite et fausse de l'économie marxiste est pour Bloch d'autant plus dangereuse qu'elle est très proche de l'*idéologie de l'anticapitalisme romantique* sous sa forme très largement répandue aujourd'hui. La petite bourgeoisie, tourmentée par les coups de la terrible crise économique, rêve dans son profond désespoir d'une situation « sans économie » ; Beaucoup pensent que « l'économie » qui les tourmente est

¹¹ Ernst Bloch, *Héritage de ce temps*, op. cit. p. 101

une invention malveillante des juifs, des libéraux et des marxistes, mais qu'elle devrait donc de ce fait être quelque chose qui peut être aboli. Alors, quand Bloch tente de clarifier de manière révolutionnaire le désir anticapitaliste qui se cache dans ces idéologies aussi peu claires, il se retrouve dans un cul de sac idéologique, car il est lui-aussi sous l'influence de cette idéologie. Bloch méconnaît le rapport entre l'existence de l'être humain et la production matérielle. C'est pourquoi, dans le socialisme, il ne met pas l'accent sur l'abolition de la « subordination asservissante » de l'homme à la division du travail, ni sur l'abolition de la division sociale du travail entre la ville et la campagne, entre le travail physique et le travail intellectuel, mais il travaille avec une conception abstraite, bourgeoise, de l'« économie », qui dans le socialisme est censée se réduire à une importance périphérique.

De cette manière, Bloch ne comprend pas le lien dialectique complexe entre la situation sociale des « couches moyennes » et son idéologie anticapitaliste romantique. Mais de cette façon, il se rattache obligatoirement, *sans esprit critique* à cette idéologie. Certes il tente, et même avec passion, une critique, mais cette critique, sans une base matérielle, ne peut pas être véritablement dialectique. Sa méthode se résume finalement à *une comparaison* des « bons » et des « mauvais » côtés de cette idéologie.

C'est là une caractéristique générale de la critique purement idéologique du fascisme, si elle ne procède pas d'une analyse véritablement concrète de la base matérielle. E.H. Gast, par exemple, dans sa critique du roman de Thomas Mann *Les histoires de Jacob* ¹² oppose le mythe « correct » et « de haute qualité » de Thomas Mann au mythe « incorrect » et « inférieur » des fascistes, l'irrationalisme « authentique » de Mann à l'irrationalisme « inauthentique » et « barbare » des

¹² Thomas Mann, *Les histoires de Jacob*, trad. L. Vic, Paris, Gallimard, 2001.

fascistes. (*Die Sammlung*, Janvier 1934) De même, le philosophe social-démocrate Herbert Marcuse oppose la « véritable philosophie de la vie » de Dilthey et Nietzsche à la fausse philosophie de la vie des fascistes. (*Zeitschrift für Sozialforschung* [Revue de recherche sociale] III. 2.)

Les points de vue de Bloch sont beaucoup plus profonds que ceux de Gast ou de Marcuse. Ces derniers veulent complètement séparer le fascisme du développement idéologique « normal » de la bourgeoisie, tandis que Bloch veut en étudier aussi bien les rapports que les différences. Il voit de ce fait le côté réactionnaire et contrerévolutionnaire aussi dans la phase préfasciste de l'impérialisme, et il oppose le fascisme non pas à un capitalisme « normal », mais à la révolution prolétarienne. Mais le caractère erroné de sa méthode éloigne Bloch de son but recherché, de la dialectique révolutionnaire, et l'amène aussi à un *d'un côté - d'un autre côté* éclectique.

Bloch reste prisonnier de l'idéologie de l'anticapitalisme romantique, et cela le conduit à une compréhension fondamentalement fausse du marxisme et de l'héritage marxiste. Il dit : « Lorsque le socialisme scientifique envahit la France et l'Angleterre, c'est-à-dire la philosophie des Lumières française et l'économie politique anglaise, comme le marxisme vulgaire avait oublié l'héritage des guerres des Paysans et de la philosophie allemande, les nazis s'engouffrèrent dans les régions devenues vides, et qui étaient à l'origine celles de Thomas Münzer... »¹³ Il est très vraisemblable que Bloch ait voulu polémiquer ici contre la social-démocratie, contre la liquidation de la dialectique révolutionnaire, contre l'oubli complet des paysans, etc. Dans ses remarques, cependant, cette accusation contre le marxisme vulgaire se transforme en une accusation contre le marxisme lui-même, selon laquelle il aurait recueilli l'héritage de Smith et de Ricardo, du

¹³ Ernst Bloch, *Héritage de ce temps*, op. cit. p. 124

développement matérialiste de Bacon à Feuerbach. Par cette conception erronée, Bloch perd toute possibilité d'une analyse réelle des courants idéologiques qu'il examine. Il ne peut que les analyser comme des idéologies et les « approfondir » philosophiquement en tant que telles. Il reste cependant toujours sur le terrain des idéologies qu'il critique.

Concrètement, une méthode erronée produit obligatoirement de mauvais contenus. Bloch voit clairement que l'idéologie de la petite bourgeoisie et des paysans est en contradiction avec leurs intérêts réels, qui devraient faire d'eux des alliés de la révolution prolétarienne. Il voit que ces idéologies sont erronées et conduisent la petite bourgeoisie et les paysans dans une impasse, et il cherche à exposer ces contradictions d'une manière qui aidera tout de suite ceux qui ont été égarés à trouver le bon chemin. À cette fin, il construit sa propre théorie des « contradictions non contemporaines ». ¹⁴ Selon Bloch, la contradiction « contemporaine » est l'opposition entre la bourgeoisie et le prolétariat ; elle peut donc être adéquatement exprimée dans le langage du marxisme. L'existence des paysans est cependant « non contemporaine » : ils vivent « en dehors » du monde du capitalisme et de ses contradictions « contemporaines » actuelles. Cette situation génère d'une part, pour les fascistes l'occasion de séduire les paysans et la petite bourgeoisie avec leur démagogie à trois francs six sous ; d'autre part, pour le marxisme la tâche d'incorporer dans sa dialectique les problèmes spécifiques qui se posent ici, de devenir véritablement « total », de traiter dialectiquement la contradiction « non contemporaine ».

Il y a contenu ici tout un enchevêtrement de fausses affirmations. Surtout, selon les propres déclarations de Bloch, la bourgeoisie urbaine et tout particulièrement les cols blancs sont un produit du capitalisme et par conséquent, selon sa

¹⁴ Ernst Bloch, *Héritage de ce temps*, op. cit. p. 93.

théorie, si elle voulait rester cohérente, devraient être soumis à des contradictions « contemporaines ». Mais Bloch, qui a lu à la fois Marx et Lénine, devrait savoir et saurait s'il n'était pas prisonnier des préjugés idéalistes de l'anticapitalisme romantique que, malgré tous les vestiges précapitalistes, la situation actuelle spécifique du village est à la fois le produit et le résultat du développement capitaliste. Si Bloch avait saisi l'économie marxiste dans toute son ampleur et sa profondeur, il verrait que partout où il croit devoir appliquer la nouvelle théorie des « contradictions non contemporaines », la théorie de Marx-Lénine a déjà résolu les problèmes concrets du développement capitaliste et la stratégie révolutionnaire du prolétariat.

Bloch ne voit pas comment ce qu'il appelle le « passé brut » est constamment reproduit par le capitalisme. Le fait que le fascisme greffe sur les instincts rebelles de la petite bourgeoisie et des paysans une idéologie qui est la renaissance de toute arriération et de toute barbarie, devrait avertir un antifasciste honnête et convaincu comme Bloch de faire preuve de la plus grande prudence à cet égard. En tant qu'ennemi de l'enivrement mensongère des fascistes, il lui faudrait lui opposer la sobre expression de la véritable connaissance révolutionnaire.

Malheureusement, il fait le contraire. Il veut, au moyen de la critique idéologique, trouver dans la trouble mixture de ces idéologies un authentique contenu révolutionnaire que le marxisme n'a pas encore découvert. Ce contenu révolutionnaire serait la base de la « contradiction non contemporaine », ce serait cette « authentique *irratio* » que Bloch oppose à l'irrationalisme mensonger des idéologies impérialistes et fascistes. Cette conception de Bloch est un héritage de sa période antérieure. Bloch part du sentiment juste que la révolution prolétarienne reprend l'héritage de toutes les luttes

de classe contre l'exploitation et l'oppression. Mais il voit précisément dans la confusion mystique des vieux mouvements insurrectionnels un héritage actuel non encore exploité par le marxisme, un élément du développement ultérieur du marxisme.

Bloch néglige en l'occurrence la manière dont, dans le matérialisme dialectique, se déroule le traitement critique du patrimoine, son dépassement. Il aborde le problème du *dépassement* d'une manière purement idéaliste et idéologique. Il néglige le processus réel de l'histoire, dans lequel les *contradictions réelles sont réellement dépassées*. Assurément, ni dans l'histoire réelle ni dans son reflètement adéquat dans la pensée, dans le marxisme-léninisme, ce dépassement ne se produit de manière linéaire et mécanique. L'ensemble du problème marxiste-léniniste de la résolution par la révolution prolétarienne des problèmes non résolus de la révolution bourgeoise (la question agraire, la question nationale, etc.) est un exemple de cette inégalité concrète du développement. Mais si les problèmes réels de la révolution bourgeoise qui restent non résolus sont véritablement dépassés (dépassés aussi dans le sens d'être préservés) dans la stratégie de la révolution prolétarienne, cette préservation dans le dépassement ne se réfère pas aux idéologies qui les accompagnent. Car ces idéologies sont inextricablement liées à la situation économique ambiguë et donc nécessairement réactionnaire des paysans et de la petite bourgeoisie. Ce lien doit également avoir un impact sur les idéologies de leurs représentants révolutionnaires les plus importants du passé. Le marxisme-léninisme hérite des véritables traditions révolutionnaires de ces vieux mouvements populaires, en les élevant à un niveau supérieur (c'est là encore un élément important du dépassement que Bloch néglige complètement), mais il surmonte complètement *les anciennes formes de leurs idéologies*.

Mais Bloch voit précisément dans ces idéologies l'élément qu'il faut préserver. « Mais dans la mesure où la *propagande* marxiste ne dispose d'aucune *contrepartie* à opposer au mythe, qui puisse rendre effectives les prémices mythiques, révolutionnaires les rêves dionysiaques, l'effet produit par le national-socialisme révèle aussi une part de culpabilité, celle d'un marxisme vulgaire bien trop répandu. »¹⁵ Dans la mesure où Bloch critique le « sectarisme auto-satisfait » de nombreux marxistes avant l'arrivée au pouvoir d'Hitler, il a raison. Son mérite est d'autant plus grand qu'il avait publié son livre dès avant le Septième Congrès mondial.¹⁶ Dans la mesure où il polémique contre le fait que de nombreux communistes n'ont pas réussi à reconnaître que le fascisme « joue aussi sur les meilleurs sentiments des masses, sur leur sentiment de justice et parfois même sur leurs traditions révolutionnaires » (Dimitrov),¹⁷ il est également sur la bonne voie.

Mais chez Bloch, au fur et à mesure qu'il défend sa ligne, les frontières entre le marxisme vulgaire et le marxisme réel s'estompent. Le principal opposant à sa théorie de l'héritage révolutionnaire est justement Friedrich Engels, qui, dans une lettre, qualifie de simple et grossière « stupidité » l'idéologie que Bloch veut examiner pour sa teneur en or. Et quand Engels poursuit en disant : « le faible développement économique de la période préhistorique a comme complément, mais aussi ça et là pour condition et même pour cause, les représentations fausses de la nature », ¹⁸ Bloch polémique très vivement contre

¹⁵ Ernst Bloch, *Héritage de ce temps*, op. cit. p. 49

¹⁶ Le 7^{ème} Congrès mondial de l'Internationale Communiste s'est tenu à Moscou du 25 juillet au 20 août 1935. Le congrès se prononce notamment pour le soutien à un front populaire des forces communistes et non communistes contre la menace croissante du fascisme en Europe.

¹⁷ Georges Dimitrov, *le 7^{ème} Congrès l'Internationale Communiste*, in *Œuvres Choiesies*, Paris, Éditions Sociales, 1952, p. 41.

¹⁸ Friedrich Engels, *Lettre à Conrad Schmidt du 27 octobre 1890*, in Marx, Engels, *Études philosophiques*, Paris, Éditions Sociales, 1977, p. 245.

cette affirmation « trop éclairée ». Il résume : « Il est improbable que la qualité qu'on trouve dans toutes les mythologies et de tous les occultismes (sous leur aspect envoûtant comme sous leur aspect décomposé) ait été *uniquement* des hypostases ¹⁹ d'une réalité économique encore inconnue et qu'il n'y ait pas en elle également une part de nature inconnue, en elle-même encore inconnue. » ²⁰

C'est ici que la conception étroite de l'économie politique marxiste de Bloch se montre sous un angle lourd de conséquences. En méconnaissant le lien entre le développement historique de l'économie politique et la connaissance de la nature, qu'Engels a dialectiquement démontré, les idées des gens sur la nature acquièrent, pour lui, une *objectivité apparente* mystique. Selon lui, ce n'est pas en rapport avec le procès de production matérielle que la nature, qui existe indépendamment de la conscience humaine, est de mieux en mieux connue de manière de plus en plus adéquate, mais ce sont plutôt les représentations des stades primitifs et les plus primitifs de la connaissance humaine de la nature qui peuvent indiquer des connexions devenues déjà inaccessibles aux stades supérieurs (capitalisme). L'idéalisme de Bloch se transforme là, directement, en quelque chose de réactionnaire ; il trouve même dans l'occultisme des éléments d'un héritage, « un monde de contenus désignés de façon mythologique (seulement désignés) qui sont pour le moins étrangers au monde mécanique, et qui en partie sont peut-être *sous chaque horizon du regard jusqu'à maintenant*. » ²¹

De tels passages montrent à quelles conséquences dangereuses Bloch parvient obligatoirement en menant sa méthode erronée jusqu'à son terme ultime. C'est d'autant plus regrettable que

¹⁹ *hypostase* désigne une substance fondamentale, un principe premier.

²⁰ Ernst Bloch, *Héritage de ce temps*, op. cit., pp. 161-162

²¹ Ibidem, p. 154

son analyse de la culture contemporaine révèle non seulement un parti-pris antifasciste mais aussi un sain instinct plébéien. C'est précisément en raison de sa formation vaste et approfondie que Bloch est bien loin de surestimer aveuglément l'éducation et la culture de l'époque actuelle. Il se distingue tout à son avantage de ces antifascistes bourgeois qui combattent l'idéologie du fascisme, mais qui tentent en même temps de sauver l'idéologie impérialiste. La condamnation par Bloch de la culture bourgeoise remonte bien en-deçà de la période impérialiste et constitue, dans sa tendance intentionnelle, une critique de l'idéologie de toute la période de déclin. Certes, l'anticapitalisme romantique s'immisce là aussi en perturbateur, dirigeant le feu principal de l'attaque sur la période libérale du développement bourgeois et ne critiquant pas suffisamment en l'occurrence les contre-tendances réactionnaires.

La tentative de Bloch de découvrir une nouvelle méthode pour combattre l'idéologie du fascisme doit donc être considérée comme un échec. C'est un effort vain que de chercher de « l'or » dans l'*idéologie* des paysans arriérés ou de la petite bourgeoisie. « L'or » est contenu dans les instincts anticapitalistes de ces classes, qui naissent de leur situation sociale ambiguë, de leur oppression et de leur exploitation par le capitalisme monopoliste. Cet « or », cependant, ne se trouve pas sur le chemin de Bloch – le chemin de Bloch ne mènerait qu'à la *perpétuation* de leur confusion idéologique – mais seulement sur le chemin de la théorie et de la pratique marxistes-léninistes (comme le démontrent de la façon la plus frappante les développements en URSS et les succès de la tactique du Front populaire) qui, en clarifiant leurs expériences, les aide à surmonter leur confusion idéologique dans la pratique, dans la défense de leurs propres intérêts réels.

Montage dialectique.

Le deuxième problème important que pose le livre de Bloch est celui de l'héritage de la culture capitaliste contemporaine. Cette question est très intéressante pour nous parce que Bloch apporte beaucoup de matériel concret sur le formalisme dans l'art et traite de nombreux problèmes qui jouent un rôle important dans le débat actuel contre le formalisme.

Bloch voit très clairement la désintégration catastrophique dans laquelle se trouve la culture capitaliste contemporaine. « Les enseignants, les artistes, les écrivains ne trouvent plus aucune culture sur la terre du capital, si ce n'est une culture ironique ou bizarre, une culture qui a pour objet l'absence même d'objet, l'absence de toute mesure »²² Et de manière plus décisive encore sur la position des poètes dans le présent : « Des écrivains importants ne se réfugient donc plus immédiatement dans les sujets, au contraire ils les brisent. Le monde dominant n'étend plus sous leurs yeux une apparence représentable sur laquelle il faudrait broder. Ce n'est qu'un vide, avec dedans des débris miscibles. »²³ Et il ajoute, en se référant particulièrement à Joyce, que cette situation survient parce que « parce que quelque chose manque à l'homme, à savoir l'essentiel... »²⁴

Cette idée juste, que Bloch démontre par une riche analyse des écrivains, musiciens et philosophes les plus importants de notre temps, l'amène à voir dans le problème stylistique du montage le centre des efforts artistiques et philosophiques contemporains. Et bien sûr, il soulève la question de l'héritage à partir de là. La question elle-même est tout à fait légitime. La réponse de Bloch l'est beaucoup moins. Il dit : « que certaines d'entre elles, et au premier rang desquelles le "montage"

²² Ernst Bloch, *Héritage de ce temps*, op. cit., p. 337.

²³ Ibidem, p. 206.

²⁴ Ibidem, p. 207.

étrange de la bourgeoisie finissante, représentent plus qu'un phénomène de transition. » ²⁵ Il nous faut donc tout d'abord connaître la conception du montage chez Bloch.

De manière très intéressante, Bloch définit le concept de montage d'une façon extrêmement large, qui « va des rencontres à peine ébauchées du regard et de l'image jusqu'à... Joyce, Brecht et au-delà » ²⁶ ; même dans la philosophie contemporaine, il voit dans le montage le principe méthodologique fondamental.

Sa théorie du montage part de la conception déjà évoquée du rapport entre les artistes et leur public et la réalité contemporaine. Le point de vue fondamental est *la perte de cohérence*. Le point positif du montage, selon Bloch, c'est qu'il ne cherche pas à masquer la perte de cohérence, comme le faisait la « Nouvelle Objectivité », ²⁷ mais qu'il part ouvertement et consciemment de l'incohérence de la réalité pour l'intelligentsia bourgeoise de notre époque. « Les parties ne s'accordent plus ensemble, sont devenues détachables, on peut les monter autrement... Dans le montage *technique* et *culturel*, cependant, la cohésion de l'ancienne surface est détruite... le montage apparaît culturellement comme la forme suprême d'intermittence fantomatique au-dessus de la distraction, et même le cas échéant, comme une forme *actuelle* d'enivrement et d'irrationalité. ... Il ne feint pas la stabilité, qui veut durcir le premier plan. ... De ruines qui ne trouvent pas le courage d'être phosphorescentes, de parties de l'ancien monde qui ne sont toujours reprises que pour être réutilisées dans l'ancien monde. » ²⁸

²⁵ Ernst Bloch, *Héritage de ce temps*, op. cit., p. 5.

²⁶ Ibidem, p. 5.

²⁷ La nouvelle objectivité (*Neue Sachlichkeit*) est un mouvement artistique, actif entre 1918 et 1933. Il se développe en Allemagne dans les années 1920 et succède à l'expressionnisme, dont il découle par bien des aspects.

²⁸ Ernst Bloch, *Héritage de ce temps*, op. cit., pp. 183-184-185.

Cette définition du montage le caractérise en idée comme un *produit* typique de la *décomposition* de la dernière évolution idéologique de la bourgeoisie. Bloch voit en effet, précisément dans le fait que le montage s'en tienne conséquemment à l'incohérence de la réalité apparente, son avantage et sa supériorité sur la « Nouvelle Objectivité ». « Ici l'interruption et l'assemblage nouveau ont un sens qui dépasse de loin le simple montage qui consiste à changer les pièces techniques, et même le montage photographique, et pourtant ils obéissent encore à cette forme qui est une véritable "œuvre inachevée"... Il *improvise* dans le contexte fissuré. Avec les éléments maintenant purs dont l'objectivité se sert pour construire des façades rigides, le montage fait des tentatives et des tentations mobiles dans l'espace vide. Cet espace vide est né de l'effondrement de la culture bourgeoise ; et dans cet espace vide, on assiste non seulement à la rationalisation d'une autre société, mais de façon plus visible, à la création de figures nouvelles composées avec les particules de l'héritage culturel devenu aujourd'hui un chaos. »²⁹

Même si Bloch parvient à mettre en lumière correctement ces fondements idéologiques du montage, il tire de ses propres découvertes des conclusions erronées. Les fausses conclusions ne détruisent pas la valeur des premières. Notre débat sur le formalisme a justement montré combien peu d'artistes et de critiques ont une compréhension claire des présupposés idéologiques du formalisme. Ici, l'accent mis par Bloch sur l'importance idéologique du reflètement du contexte mondial déchiré et, avec lui, la destruction de « l'illusion esthétique » est d'une importance durable. Ceux qui, dans une critique apparente du contenu du formalisme, célèbrent la « maîtrise » de ses partisans, pourraient apprendre de l'analyse de Bloch que le formalisme doit nécessairement détruire toute condition

²⁹ Ernst Bloch, *Héritage de ce temps*, op. cit., pp. 177-178.

préalable à une véritable maîtrise (sans guillemets). À savoir, la figuration du typique, sa croissance artistique et organique à partir de la figuration de l'individu.

Malheureusement, l'analyse de Bloch en reste ici aussi à de l'idéalisme. Ici aussi, il ne sépare que de manière éclectique les « bons côtés » du montage de ses « mauvais » côtés et ne voit pas que là où l'incohérence est simplement remplacée par une connexion abstraite, celle-ci ne peut être qu'un « succédané » et non un véritable dépassement. C'est pourquoi il ne voit pas la profonde affinité artistique du montage « marxiste » avec le mouvement bourgeois.

Le premier argument de Bloch, le plus important en apparence, pour le développement ultérieur du montage pour la culture socialiste est son critère général d'héritage. Il prend ce critère à partir de son attitude d'opposition envers le capitalisme impérialiste, mais il le prend de manière abstraite et formelle. « C'est aussi le critère des parties utilisables : elles doivent être, pour le capital finissant qui les forme, aussi inachevées et entravées que suspectes. »³⁰ Le montage est selon lui suspect pour le capitalisme d'aujourd'hui et il est entravé par celui-ci dans son développement. Mais cet argument s'effondre après une analyse plus approfondie. Il est en effet typique du développement tardif de la culture capitaliste que les innovations artistiques ou philosophiques soient d'abord accueillies avec mépris et ridicule, et que ce ne soit que plus tard, souvent avec une surestimation insensée, qu'elles soient considérées comme des composantes de la culture capitaliste. Il s'agit d'un cas très intéressant de développement inégal, dont les causes concrètes méritent certainement d'être étudiées. Mais ce fait en lui-même n'implique aucune signification future réelle pour de tels phénomènes artistiques « suspects » ou « empêchés ». Il ne viendrait jamais à l'idée d'aucun

³⁰ Ernst Bloch, *Héritage de ce temps*, op. cit., p. 187.

marxiste de considérer le poète Maeterlinck ou le philosophe Nietzsche comme un tel héritage, bien qu'ils aient été rejetés par la bourgeoisie comme très « suspects » lorsqu'ils sont apparus. Et Bloch ne peut pas prouver avec un seul argument que la bourgeoisie capitaliste monopoliste combattrait le montage dans l'art plus féroce que n'importe quelle orientation bourgeoise antérieure. Au contraire, le triomphe du montage a été beaucoup plus rapide et moins empêché que celui des mouvements artistiques antérieurs. Si Bloch avait voulu poser le problème du « suspect » comme critère de l'héritage, il aurait dû remarquer à quel point le réalisme réel est clairement suspect et détesté par la bourgeoisie fasciste et fascisante. Bien sûr, la bourgeoisie réactionnaire protestera toujours lorsqu'un artiste utilise la méthode du montage pour exprimer grâce à elle des *contenus* désagréables ou dangereux. Dans ce cas, c'est toutefois le contenu qui est « suspect » et non la méthode d'assemblage. Et Bloch devrait dans chaque cas examiner concrètement ce que ce contenu signifie en termes de classe et d'art, ce que la forme d'expression du montage a à dire sur ce contenu. Pour Bloch, cette question semble tranchée d'emblée. Et dans un sens positif pour le montage. Sa preuve pour cela n'est rien d'autre que la pratique littéraire de Bertolt Brecht, et la pratique « philosophique » du montage de Walter Benjamin. Le deuxième exemple ne peut absolument pas être pris au sérieux. L'affaire Brecht exigerait une enquête très sérieuse. Bloch, cependant, n'entame même pas une véritable enquête : il est si profondément convaincu du caractère purement socialiste du contenu de Brecht qu'il défend même le fait qu'il « utilise sans inconvénient des modèles néo-relativistes ». ³¹ Et quant au caractère socialiste-réaliste du montage de Brecht, il s'en tient à une simple affirmation

³¹ Ernst Bloch, *Héritage de ce temps*, op. cit., p. 188.

Le texte allemand dit *neumachistischer Modelle* en référence à la doctrine d'Ernst Mach (1838-1916), philosophe positiviste autrichien, critiqué, ainsi que ses disciples russes, par Lénine dans *Matérialisme et Empiriocriticisme*, *Œuvres*, tome 14.

Derrière ces arguments formalistes et dogmatiques de Bloch se cache sa théorie générale du sauvetage de l'« authentique *irratio* ». Cette théorie est cependant, si possible, encore plus tortueuse et fragile ici qu'elle ne l'était lorsqu'elle était appliquée aux traditions rebelles de la petite bourgeoisie et des paysans. Bloch parle du montage comme d'une « forme actuelle d'enivrement et d'irrationalité ». ³² Nous avons déjà traité de la théorie de Bloch sur les contradictions « contemporaines » et « non-contemporaines » et reconnu son insoutenabilité. Mais même du point de vue de cette théorie, l'accent mis sur une valeur d'« irrationalité contemporaine » (de la grande bourgeoisie) est une incohérence. Car Bloch lui-même, dans la première partie de sa critique, défendait la théorie selon laquelle ce résidu irrationnel non résolu et précieux ne se réfère qu'aux classes dont l'existence, selon lui, n'est pas liée au capitalisme, à la lutte de classe entre bourgeoisie et prolétariat. Alors, si, selon la théorie de Bloch, l'« *irratio* authentique » provient de la « non-contemporanéité », d'où lui vient soudain le droit de considérer « l'irrationalité contemporaine » comme une valeur et non comme un produit de la décadence de la grande bourgeoisie « contemporaine » elle-même ?

Même si nous devons rejeter la théorie de Bloch dans son application en tant que théorie, ce rejet ne nous empêche pas de reconnaître la valeur de ses nombreuses et très riches explications. Il critique la littérature, la musique et la philosophie modernes sur la base d'une connaissance intime et approfondie et les critique souvent avec une acuité foudroyante et un esprit éblouissant.

Bloch montre donc comment la forme du montage a émergé dans l'expressionnisme. La désintégration de la forme est encore intensifiée dans le surréalisme. Bloch décrit alors avec

³² Ernst Bloch, *Héritage de ce temps*, op. cit., p. 184.

une force extraordinaire à quoi ressemble ce montage surréaliste chez Joyce, qu'il considère à juste titre, aux côtés de Green et de Proust, comme le summum de ces tendances. Il dit à propos de la langue Joyce : « Une bouche sans moi se trouve ici au beau milieu du flux de la dérive, et même en dessous, elle le boit, elle le balbutie, le déballe. La langue suit fidèlement cette décomposition, elle n'a pas de forme toute prête et déjà achevée, elle n'a même pas de forme, elle est ouverte et confuse. Ce qui d'ordinaire parle, fourche, joue avec les mots dans les moments de fatigue, dans les silences de la conversation ou chez les êtres rêveurs et même instables, est ici en pleine jubilation. Les mots sont devenus chômeurs, ils ont perdu leur emploi au service du sens. Tantôt la langue se tortille comme un ver en morceaux, tantôt elle se cristallise comme dans un kaléidoscope en mouvement, tantôt elle surplombe l'action à la façon des cintres. » ³³ C'est là une excellente description du langage de Joyce, peut-être la meilleure qui existe jusqu'à ce jour. Mais c'est justement dans l'intensité de la description que réside la critique la plus foudroyante jamais écrite sur le langage de Joyce. Car ce jugement foudroyant n'est pas l'objet d'un « montage » sur une analyse, mais il est organiquement contenu dans la description elle-même.

Tout aussi intéressante, mais beaucoup plus consciemment critique, est l'analyse de Bloch du musicien Stravinsky. Bloch commence cette analyse par des images très caractéristiques : « Il est facile de faire fi ³⁴ de ce qui est vide. Ainsi fait Stravinski de lui-même et de ce qu'il compose. Le vide bat sur lui-même une chamade envoûtante, il se déguise aussi, enfile de vieilles nippes, il met des masques qui le font résonner. » ³⁵

³³ Ernst Bloch, *Héritage de ce temps*, op. cit., pp. 201-202.

³⁴ Le texte allemand dit *pfeifen*, siffler

³⁵ Ernst Bloch, *Héritage de ce temps*, op. cit., p. 193.

Et après cette introduction, il apporte une contribution très intéressante au lien entre l'Œdipe de Stravinsky et la stabilisation relative. « La musique approuve, dans les deux cas, la chaîne de la nécessité, ennoblit le travail à la chaîne, sans interruption, le destin sans lumière... Cette rigidité est le tribut que Stravinski paye maintenant à la réaction parisienne, et même à la stabilisation capitaliste du monde ; de là vient ce qu'on appelle l'"objectivisme" de cette musique. » ³⁶ C'est donc à nouveau une étrange ironie que Bloch, après cette analyse foudroyante de l'apologétique capitaliste dans la musique de Stravinsky, lui applique son critère d'héritage authentique. Le résumé de l'influence de Stravinsky montre à quel point son critère est sans valeur dans ce cas précis. « Bien qu'il ait apporté à la Nouvelle Objectivité la musique des machines, et même l'inhumanité musicale, Stravinski paraît aux yeux de la bourgeoisie tout aussi suspect qu'*up to date* : la fasciste passe pour un "bolchevik de la culture". » ³⁷

Ce sont les mêmes contradictions entre des descriptions et des analyses brillantes d'un côté et des conclusions fausses de l'autre que montre l'analyse de la philosophie contemporaine par Bloch. Certes, il adopte une attitude clairement négative à l'égard de certains phénomènes et justifie souvent ce rejet par une moquerie très pertinente. Il caractérise ainsi Klages ³⁸ comme « décidément un philosophe du dimanche ». Il dit en conclusion sur sa philosophie : « un fleuve cosmique charrie et dépose des choses lues. » ³⁹ De manière tout aussi pertinente et piquante, il dit de Spengler : « Spengler l'historien n'est donc pas un prophète tourné vers le passé, mais un antiquaire tourné

³⁶ Ernst Bloch, *Héritage de ce temps*, op. cit., p. 195.

³⁷ Ibidem, p. 196.

³⁸ Ludwig Klages (1872-1956) philosophe de la nature et de la vie allemand, psychologue et fondateur de la graphologie psychologique scientifique.

³⁹ Ernst Bloch, *Héritage de ce temps*, op. cit., pp. 276-277.

vers l'avenir. » ⁴⁰ Mais en même temps, il est très caractéristique que Bloch ne critique ni chez Klages ni chez Spengler les fondements gnoséologiques, l'agnosticisme et le mysticisme, mais seulement les conséquences grotesques qui découlent de ces fondements et se révèlent dans leur « vision du monde » déformée et apologétique. Ce manque de critique de l'idéalisme, qui n'est pas fortuit, affaiblit parfois aussi l'acuité de sa critique de la nature réactionnaire de ces écrivains. La critique reste alors cantonnée à l'humour spirituel au lieu de démasquer véritablement le danger des tendances réactionnaires.

Cette faiblesse de Bloch se fait jour de façon particulièrement nette là où sa position n'est pas clairement de rejet, comme pour Klages ou Spengler. Chez Nietzsche, par exemple, Bloch veut sauver comme héritage le « bon côté » du principe dionysiaque. À cet effet, il découvre un trait plébéien dans le « Dionysiaque ». « Mais "Dionysos" est, pour la "morale servile", un dieu qui n'est pas inconnu, un dieu joyeux et surtout explosif. Les fêtes des esclaves antiques s'appelaient des saturnales, et Jésus, le cep de vigne, tout coupé qu'il fut par l'Église, montra dans la très chrétienne guerre des paysans moins de morale servile qu'il est agréable aux maîtres. » Bloch sait bien lui-même que ces vues n'ont rien à voir avec Nietzsche. Chez Nietzsche, c'est « un but abstrait, un but privé, déguisé et teinté de couleurs réactionnaires et aristocratiques, une utopie romantique sans contact avec l'histoire et même avec la classe aujourd'hui décisive. Mais l'histoire établit elle-même ses contacts, et la ruse de la raison est grande. » ⁴¹

On voit là de manière extrêmement claire la faiblesse idéaliste de la conception de l'histoire de Bloch. Premièrement, c'est en effet une grossière sous-estimation de la portée réactionnaire

⁴⁰ Ernst Bloch, *Héritage de ce temps*, op. cit., pp. 269-270.

⁴¹ Ibidem, p. 301.

de la philosophie de Nietzsche que de lui refuser tout « contact avec l'histoire ». Il dispose certes de contacts très forts, mais ils sont purement et expressément réactionnaires. Deuxièmement, on ne peut rien imaginer de plus antihistorique que cette « ruse de la raison » de Bloch dans l'histoire. Même si Bloch parvenait à prouver une signification révolutionnaire des Saturnales pour les révoltes d'esclaves romains (ce qu'il ne fait pas), où est leur véritable relation au Dionysos « révolutionnaire » ? Et d'abord à la guerre des paysans ? ! Le parti pris idéaliste de Bloch qui ne lui a pas fait entrevoir dans l'idéologie chrétienne des rebelles paysans du XVI^{ème} siècle un reflet de la faiblesse et de l'arriération de leur mouvement, mais plutôt une valeur actuelle, à rénover, du mouvement ouvrier moderne, le conduit à une grave confusion. Il rattache un mythe à un autre de manière totalement arbitraire, avec l'intention d'obtenir un rapport historique général. Ce faisant, tout socle réel, tout socle historique se dérobe sous ses pieds ; il succombe complètement à cette « méthode » arbitraire, idéaliste et mystique qui, particulièrement depuis Nietzsche, prévaut dans la philosophie réactionnaire. Au lieu d'ouvrir un nouvel héritage au marxisme, il se place sur le terrain de ces pseudo-philosophies réactionnaires dont il combat avec véhémence la vacuité et l'arbitraire dans d'autres passages de son livre, et dont, en tant qu'antifasciste convaincu, il rejette par ailleurs passionnément la nature réactionnaire.

Mais la contradiction que nous avons observée chez Bloch se voit aussi dans de tels cas. Par exemple, il décrit avec beaucoup d'empressement, non sans un certain respect et une certaine sympathie, le développement de la phénoménologie moderne, l'école de Husserl. Mais lorsqu'il analyse le dernier rejeton de cette école, Martin Heidegger, son instinct révolutionnaire le pousse à donner une description ironiquement foudroyante de l'apologétique formellement complexe, mais très pauvre dans

son contenu, de cette célèbre figure de l'Allemagne fasciste. « La mort éternelle à la fin de la vie rend l'état social d'un "être humain" si indifférent qu'il peut bien rester capitaliste. L'approbation de la mort comme destin absolu et comme seule destination est à la contrerévolution ce qu'était pour elle jadis la consolation d'un au-delà meilleur. »⁴²

Une telle critique des représentants individuels de la culture bourgeoise est ce qu'il y a de plus précieux dans le livre de Bloch. En même temps, cela entre en une contradiction des plus criardes avec sa conception générale de l'héritage. Il se trouve dans la situation opposée au magicien de l'Ancien Testament qui s'était mis en tête de maudire les Juifs et dont Jéhovah avait transformé les malédictions en bénédictions. Bloch veut sauver le « contenu en or » de la culture bourgeoise en déclin. Mais en se lançant dans cette expédition de sauvetage avec un réel effort de connaissance et de perspicacité, il détruit en chemin avec une implacable critique tout ce qu'il y a à sauver. Là où il tente de mettre en évidence un héritage positif dans ce tas de décombres, qu'il a lui-même, sous les yeux du lecteur, fait démolir davantage encore, l'effet en est inorganique, peu convaincant. Et c'est précisément le mérite de Bloch que ses propres conclusions aient un effet si peu convaincant, que ses propres explications invalident si complètement ces conclusions. Cette auto-annulation contradictoire de sa méthode par son application à un matériel concret donne au lecteur l'espoir que cette méthode idéaliste-mystique ne soit pas obligatoirement la dernière phase de l'évolution de Bloch, que sa collaboration honnête et courageuse dans la lutte contre le fascisme l'aidera à surmonter la contradiction flagrante qui existe aujourd'hui entre sa position politique claire contre le fascisme et ses concessions philosophiques aux courants idéalistes-réactionnaires.

⁴² Ernst Bloch, *Héritage de ce temps*, op. cit., p. 257.

Pourquoi avons-nous besoin de l'héritage classique ?

L'article d'Ernst Bloch et Hanns Eisler⁴³ soulève une série de questions d'actualité très importantes sur lesquelles je prendrais position, même si les auteurs ne m'avaient pas honoré en faisant de moi le représentant d'un académisme éclectique.

Une discussion sur l'héritage classique peut être très fructueuse, ne serait-ce parce que je suis pour l'essentiel d'accord avec la conclusion de l'amateur d'art dans le dialogue, selon laquelle « le présent dans toutes ses formes transitoires doit être examiné de manière critique et respecté ». Il s'agit *seulement* de savoir *comment* cette thèse doit être comprise. Et Ernst Bloch se souviendra certainement qu'au cours des dernières décennies, nous avons eu plusieurs discussions très animées et fructueuses, précisément sur la base d'un accord sur l'objectif général et sur la base de divergences de principe quant à sa mise en œuvre concrète.

Pour ce faire, il faut toutefois d'abord créer les bases d'une discussion, atteindre un certain niveau théorique et viser une certaine loyauté dans la restitution du point de vue opposé. Je ne peux absolument pas croire qu'Ernst Bloch soit d'accord avec la vision du producteur sur l'héritage classique. Il évoque à juste titre la manifestation à Berlin lors de la représentation de *Don Carlos*, mais ajoute, à mon avis, de manière très erronée : « Mais quelle est notre tâche en dehors de l'Allema-

⁴³ *Die Kunst zu Erben*, [L'art d'hériter] in *Die Neue Weltbühne* [La nouvelle scène mondiale] 34.1 (6 Janvier 1938). Cet article de Ernst Bloch et Hanns Eisler se présente sous la forme d'un dialogue entre un producteur artistique et un amateur d'art. cf. un extrait de l'article en annexe de Georg Lukács, *Grandeur et décadence de l'expressionnisme*, op. cit. pp.137-138. Une traduction anglaise intégrale a été publiée dans *Critical Texts*, Volume IV, issue 3, New York, 1987, sous le titre *to inherit art*.

gne ? Il est clair que nous devons seulement contribuer à sélectionner et à préparer un matériel classique adapté à une telle lutte » (c'est moi qui souligne). Selon le producteur, l'héritage classique consiste donc en un recueil préparé de citations qui contiennent des passages gênants pour les fascistes, mais difficiles à interdire légalement. L'héritage classique est donc un Büchmann ⁴⁴ antifasciste. Il est très regrettable, compte tenu du niveau du débat, que l'amateur d'art n'ait pas, ne serait-ce qu'allusivement, contredit de tels points de vue. Et cela donne ainsi l'impression que ce serait là le point de vue des deux auteurs sur l'héritage classique.

En ce qui concerne la loyauté dans la restitution de mes vues, je me réfère à un seul passage car il est d'une importance de principe pour clarifier la discussion. L'amateur d'art du dialogue m'attribue l'opinion selon laquelle je considère Flaubert ou Zola comme des écrivains de « qualité inférieure » par rapport aux « poètes inconnus de la Révolution française ». Or, tout d'abord, je n'ai jamais parlé de la « qualité inférieure » de l'écriture de Flaubert et de Zola. Je les ai dépeints comme des personnages tragiques qui, dans des luttes héroïques, étaient artistiquement soumis aux adversités de leur temps. Deuxièmement, je ne les ai jamais comparés à des poètes inconnus de la Révolution française, mais plutôt aux grands sommets du réalisme moderne, tels que Goethe, Walter Scott, Balzac ou Tolstoï. Si je devais interpréter les vues de Bloch avec la même loyauté, je pourrais dire : selon Bloch, il faut critiquer sévèrement Sophocle et Shakespeare, Goethe et Schiller, etc., alors qu'il est mal de prononcer un seul mot de critique à l'égard de Picasso, Dos Passos ou Brecht. Je suis tout à fait favorable à ce qu'on ne discute pas à un tel niveau.

⁴⁴ Georg Büchmann, philologue prussien qui a donné son nom à un vaste recueil de citations *Geflügelte Worte*.

Mais la question elle-même est d'une grande importance de principe. L'amateur d'art souligne l'importance de Richard Wagner et ajoute très justement que « la triade Haydn, Mozart et Beethoven n'a pas été répétée ». Personne ne conteste que Wagner soit « le plus grand phénomène musical après Beethoven ». Mais cela dépend – et c'est aussi le cœur du problème de Zola ou de Flaubert – *quel aspect* d'un phénomène aussi complexe et significatif est important pour la culture d'aujourd'hui ? Est-ce la grandeur du talent ou le caractère tragique, historiquement nécessaire et problématique des œuvres ? C'est là le véritable cœur du débat sur les grandes figures de transition du XIX^{ème} siècle.

Pour Bloch, cette question semble malheureusement avoir été tranchée avant même que la discussion ne commence. Il reconnaît formellement et abstraitement les problèmes de Wagner, mais ne tire aucune conclusion de cette constatation. Il en résulte une vision très unilatérale et étroite de l'art contemporain. Quand Bloch parle d'art d'aujourd'hui, il le voit représenté exclusivement par des figures telles que Picasso, Dos Passos et Brecht. Pas la moindre allusion n'est faite aux grands réalistes de notre époque, à Gorki ou à Romain Rolland, à Thomas ou à Heinrich Mann. Ne s'agit-il pas d'artistes importants, actuels et contemporains ? La tendance progresse de l'art d'aujourd'hui consiste-t-elle exclusivement dans la destruction consciente des formes anciennes, comme le font consciemment Dos Passos dans ses poèmes épiques et Brecht dans ses drames ? Le grand style narratif « traditionnel » de Gorki, Rolland ou Thomas Mann est-il vraiment obsolète ? Un chef-d'œuvre tel que le fragment de roman de Thomas Mann publié dans le premier numéro de *Mass und Wert*⁴⁵ n'a-t-il pas pour nous une signification actuelle ? Est-ce vraiment inférieur

⁴⁵ *Lotte à Weimar*, in *Mass und Wert* [Mesure et Valeur], Zürich, sept. oct. 1937 bimestriel culturel publié en exil par Th. Mann et Konrad Falke.

aux expérimentations destructrices de formes, non seulement sur le plan artistique mais aussi du point de vue des grandes tâches démocratiques et culturelles du Front populaire ? En un mot, est-ce que seuls les adversaires du réalisme sont des représentants légitimes de l'art d'aujourd'hui ?

Ceci nous amène, je crois, à la question au cœur de nos désaccords. Comme le lecteur le verra, mon intention est bien loin de rejeter en bloc l'art d'aujourd'hui. Je critique simplement les courants *antiréalistes* qui encore aujourd'hui y sont très fortement à l'œuvre. Et la position *pour* ou *contre* le réalisme n'est en aucun cas une simple « question de goût ». Elle est plutôt corrélée aux questions culturelles les plus importantes de l'époque.

L'inhumanité dont nous voyons le point culminant dans les pays fascistes n'a pas frappé notre réalité comme un coup de tonnerre dans un ciel serein. Le ciel de l'humanité, de l'humanisme, n'était plus serein depuis longtemps. L'inhumanité est née de la nature même de la société capitaliste et s'est développée parallèlement à sa croissance. Évidemment, seules les pires figures littéraires se sont satisfaites de cette évolution ; seules les pires figures littéraires l'ont niée ou l'ont enjolivée. Tous les écrivains importants de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle ont lutté avec tous leurs moyens idéologiques et artistiques contre cette inhumanité qui menace de tout engloutir, de tout dévorer. La seule question est : *comment* le combat a-t-il été mené ?

Les auteurs de l'article de la *Weltbühne* s'enthousiasment à juste titre pour la lutte des marxistes russes contre la sociologie vulgaire. Cependant, dans votre article, vous avez complètement négligé un acquis essentiel de cette lutte. À savoir le point de vue selon lequel l'attitude politique ou idéologique d'un écrivain pour ou contre un système social particulier n'offre pas en soi de garantie que sa figuration de cette société sera

profonde et fidèle à la réalité. Ce ne sont pas toujours les écrivains les plus progressistes politiquement qui fournissent les images les plus fidèles à la réalité d'une époque. Le royaliste légitimiste Balzac a critiqué la Restauration de manière plus profonde et plus foudroyante que ses contemporains libéraux ou républicains.

Appliqué à notre question, cela signifie ceci : artistiquement, ce qui est en premier lieu le plus important, c'est la façon dont un écrivain, en tant que *figurateur d'êtres humains*, va à contre-courant de l'inhumanité capitaliste, du morcellement et de l'étouffement capitaliste de l'homme. Car il est tout à fait possible aux écrivains de combattre très radicalement dans leur critique politique et sociale les tendances réactionnaires de leur temps, et pourtant, sur cette question cruciale, de se joindre à toutes les tendances artistiques inhumaines et misanthropes de leur temps. Et d'un autre côté, il y a des écrivains qui ne sont pas aussi radicaux politiquement, mais qui, sur cette question, s'opposent avec la plus grande véhémence aux courants barbares de l'époque. Il suffit de se référer à Thomas Mann pour voir clairement ce contraste dans notre littérature contemporaine. Dans son opposition humaniste et artistique à la barbarie de l'époque, qui a culminé avec le fascisme, Thomas Mann est beaucoup plus radical, déterminé et conséquent que n'importe quel Brecht ou Dos Passos. Et cette différence s'exprime, artistiquement, précisément dans son attitude envers le réalisme. Non seulement dans un *pour ou contre* abstrait, mais surtout dans le *comment* de la méthode de conception réaliste.

Ce n'est pas une question de dimension du talent. Brecht est un écrivain extraordinairement talentueux. Mais regardez ce qu'il a fait de la merveilleuse, humainement mature et profonde *Mère* de Maxime Gorki. Dans l'œuvre de Gorki, l'éveil à l'humanisme militant d'un peuple asservi, opprimé, inhumaine-

ment piétiné. L'émergence de points de vue révolutionnaires est en même temps la naissance d'un peuple riche, diversifié, multiforme et pourtant unifié. La maturation de la clarté intellectuelle et politique sur l'action révolutionnaire est en même temps l'éveil de ces formidables énergies humaines qui existent dans le peuple, dont le déchaînement non seulement rend la révolution possible, mais assure en même temps l'avancement du développement culturel de l'humanité à la suite de la révolution et après celle-ci. Brecht a transformé ce portrait profond et riche en perspectives de Gorki en une séance d'agitation au dialogue sec sur certaines thèses choisies du *Capital* et des tactiques communistes. Dans sa représentation de l'humanité, Brecht s'est consciemment soumis à ces tendances du développement moderne qui acceptent l'étouffement de toute l'humanité, la transformation de l'homme en un fétiche abstrait, en un numéro abstrait, comme un résultat final, comme un « destin ». Je sais bien sûr que Brecht, en tant que personne et en tant qu'homme politique, est un opposant passionné à cette évolution. Mais toute la théorie et la pratique de sa dramaturgie « anti-aristotélicienne » reposent sur la reconnaissance dogmatique et acritique de ce fait social.

Qu'on ne croie pas qu'il s'agît simplement d'une querelle de courants artistiques, d'une « question de goût ». C'est un grand mérite d'Ernst Bloch que, dans son *Héritage de ce temps*, il ait critiqué si âprement l'étroitesse de la littérature de gauche, qu'il ait souligné que de cette façon, les larges masses populaires ne pourraient jamais être mobilisées pour lutter contre le fascisme. Mais cette étroitesse n'est pas simplement un ajustement au contenu et à la forme de l'agitation politique au sens strict. La fiction peut aussi – justement dans sa forme, justement dans son mode de figuration – être étroite ou large, simplement intéressante comme produit d'atelier ou populaire. La question de l'ampleur et de la profondeur de la figuration

humaine n'est donc pas une « question de goût », mais un problème culturel tellement brûlant qu'il se transforme aujourd'hui encore directement en problème politique. Seule une littérature qui, par son portrait des êtres humains, peut émouvoir et captiver, exercer politiquement un effet de masse stimulant.

La lutte pour une telle littérature est une question centrale pour le Front Populaire. Tant que nous nous contenterons de remplir les vieux clichés littéraires de slogans du Front Populaire, nous n'aurons pas avancé d'un pas. En revanche, une *figure* comme Henri IV de Heinrich Mann ⁴⁶ représente un très grand pas en avant. Car ici, malgré l'éloignement spatial et temporel par rapport à nos problèmes quotidiens actuels, cet *être humain* qui doit et va se développer au cours de notre lutte contre le fascisme a été dépeint de manière riche et vivante, ce type d'être humain de l'humanisme conscient du Front Populaire qui finira par vaincre le fascisme. Il n'est pas important ici de savoir si je suis à cent pour cent d'accord avec le style de conception de Heinrich Mann ou si je le critique en partie. Il est important de voir ce que ce réalisme significatif et profond signifie culturellement et politiquement pour le Front Populaire.

Et j'en suis arrivé ainsi à la question des classiques. Pourquoi les classiques (les vrais classiques) sont-ils importants pour nous, actuels, oui j'ose dire le mot : exemplaires. Évidemment pas au sens où un écrivain d'aujourd'hui devrait essayer d'écrire comme Goethe ou Tolstoï. C'est une absurdité enfantine. Mais les classiques nous offrent une *échelle de mesure* et un *modèle* sur la manière dont une humanité riche et profonde peut être figurée de manière riche, profonde et émouvante. Nos contemporains – prisonniers des préjugés

⁴⁶ Heinrich Mann, *Le roman d'Henri IV* (3 vol.) trad. Albert Kohn, Paris, Gallimard, 1972.

barbares de la période impérialiste – ont perdu presque toute échelle de mesure du véritable développement humain. Ils considèrent soit l'accumulation de détails superflus et indifférents comme la vérité de la vie, soit un schématisme abstrait comme la quintessence typifiante de la réalité. L'extraordinaire impact progressiste et éducatif d'écrivains tels que Gorki et Rolland, ainsi que Thomas et Heinrich Mann, réside précisément dans le fait que, dans cette question vitale décisive de la littérature, ils ont résolument combattu toute leur vie les tendances inhumaines et antiartistiques de leur époque, et que le grand esprit vivant et libérateur de la période classique souffle encore au travers de leur œuvre.

Toutes les questions dites formelles de la littérature classique sont liées à cette question vitale de la littérature. Elles sont intéressantes et d'actualité pour nous parce qu'elles sont liées à ces questions vitales. Découvrir certains de ces liens était l'intention de mes essais sur la théorie littéraire et l'histoire. Bloch sait combien je considère ces travaux comme les premières approches de l'exploration d'un nouveau domaine à conquérir et combien j'attends d'une discussion sérieuse de ces problèmes, y compris pour mon propre développement. Mais ce sont les problèmes eux-mêmes qui doivent être abordés et critiqués, et non l'épouvantail d'un académisme éclectique, qui ne sert qu'à assurer aux jeux formels décadents une position de monopole comme seul art contemporain.

Ernst Bloch, connaisseur et amoureux de la littérature et de l'art populaires, devrait réfléchir au caractère d'atelier de ces mouvements artistiques qu'il défend si résolument aujourd'hui et au *caractère populaire* de l'art classique. Je sais très bien que la plupart des classiques ne représentaient pas des points de vue politiquement ou socialement radicaux. Leur caractère populaire réside dans le fait qu'ils ont profondément reconnu et représenté de manière captivante les énergies humaines

extraordinaires qui sont constamment présentes dans le peuple et qui n'ont besoin que d'un événement déclencheur pour intervenir de manière productive et transformatrice dans la vie de la société. Et c'est la tâche la plus grande et la plus urgente de la littérature de front populaire d'aujourd'hui que d'observer avec un œil attentif le réveil de ces forces dans le peuple allemand asservi par le fascisme et de les figurer d'une manière si captivante que l'image créée devienne un modèle stimulant pour les masses. Cela peut paraître paradoxal à certains lecteurs, mais j'ose dire que toute notre littérature contemporaine – à la seule exception de Gorki – n'a pas créé de figure populaire qui puisse être comparée à la Klärchen ⁴⁷ ou à la Dorothee ⁴⁸ de Goethe, à la Jeanie Dean ⁴⁹ de Walter Scott, au Bas-de-Cuir ⁵⁰ de Cooper et à d'innombrables autres figures de la littérature classique.

C'est *cela* que nous devons apprendre des classiques. C'est *là* la partie la plus importante de leur héritage. C'est *par là*, et pas seulement par la sélection de citations utilisables pour le moment, qu'ils deviennent nos puissants alliés dans la lutte contre la barbarie antipopulaire du fascisme. Nous pouvons et devons discuter de cette fonction de la littérature et de l'art classiques. Mais des phrases imprudentes comme « des piles de biens éducatifs à partir desquels sont tirées des recettes abstraites » ne nous aident pas.



⁴⁷ Personnage d'*Egmont*, tragédie de Goethe (1788)

⁴⁸ Personnage d'*Hermann et Dorothee* de Goethe, poème épique de 1797.

⁴⁹ Personnage du *Cœur du Midlothian*, de Walter Scott.

⁵⁰ *Histoires de Bas-de-Cuir*, cycle romanesque de James Fenimore Cooper.

Critique de droite ou critique de gauche.

Réponse à l'article de Ernst Bloch. Le nazi cuit dans son propre jus.
cf. en annexe. Ce document est un brouillon.

Mon cher Ernst,

Plus de 30 ans se sont écoulés depuis cette soirée inoubliable où nous avons eu notre première conversation nocturne dans différents cafés de Budapest et dans les rues. Depuis lors, cette conversation a été reprise à maintes reprises, à Florence et à Ravenne, à Heidelberg, à Berlin et à Vienne. Il s'agissait toujours de questions importantes. Ces conversations ont toujours conservé un certain ton fondamental, même si nous étions tous les deux, et nos conversations avec nous, sujets à un grand changement : il y avait presque toujours un accord entre nous sur le but ultime, mais il y avait aussi presque toujours une divergence, parfois nette, dans les méthodes. Mais je pense que c'est précisément ce qui a rendu ces dialogues intéressants et fructueux.

Aujourd'hui aussi, ton essai m'oblige à un contre-discours qui, à mon avis, a également, je crois, le caractère de nos anciennes conversations. Il s'agit à nouveau de questions centrales : tu soulèves le problème de l'idéologie fasciste dans sa relation au développement allemand et, à juste titre, tu poses la question : si Hitler tombe, que se passera-t-il alors ? La question est plus qu'importante. Et le vieux fondement du dialogue, notre unité sur le but ultime que l'hitlérisme et ce qu'il a imaginé de diabolique doivent être éradiqués, existe encore aujourd'hui. Mais il y a aussi un autre motif, notre divergence de méthodes, et c'est pourquoi je prends la parole, même si malheureusement c'est dans un éloignement de plusieurs milliers de kilomètres, pour qu'un éventuel accord ou au moins une clarification des points de vue entre nous puisse avoir lieu sur cette question.

En quoi divergeons-nous l'un de l'autre ? Je pense que le point central de la divergence est que tu considères Hitler isolément de l'évolution allemande. Qu'est-ce qui en ressort ? Premièrement, la prise du pouvoir par Hitler, les dix années de son pouvoir, la ténacité de sa résistance actuelle restent une énigme. Deuxièmement, si comme tu le dis, les nazis mijotaient vraiment dans leur propre jus, alors Monsieur Hitler serait en réalité ce qu'il s'imagine être et ce qu'il fait proclamer à son sujet, à savoir un génie. Car s'il avait réussi à arriver au pouvoir sans une évolution préalable qui aurait produit dans le peuple allemand une démoralisation politique, sociale et morale telle qu'il aurait pu être trompé même par un tel escroc, s'il avait réellement accompli tout cela par ses propres efforts – il serait vraiment un génie. Tu veux, de manière juste, le démasquer comme un escroc habile, mais ton argument est plus une exagération qu'une dénonciation. Troisièmement et enfin la question : qu'est-ce qui vient après Hitler ? Tu dis que les antifascistes qui étudient la préhistoire du fascisme « fournissent involontairement et sans le savoir à la réaction certains moyens de dévaluer aussi le futur qui pourrait advenir de l'Allemagne après la fin d'Hitler ». Au contraire, je crois que c'est précisément l'isolement d'Hitler par rapport aux lignes d'évolution politiques et idéologiques antérieures de la réaction en Allemagne qui rend plus facile, et non plus difficile, la réorganisation des forces réactionnaires à l'intérieur et à l'extérieur de l'Allemagne.

Voilà donc quels étaient nos désaccords aujourd'hui. Quelle est la raison ? Il me semble que ta problématique est trop abstraite. Tu dis que le fascisme est un phénomène international et tu poursuis en disant : « ses racines se trouvent dans l'économie, et non dans les irrésolutions de l'âme allemande. » Je tiens le premier point pour totalement juste. Mais cela ne dit absolument rien sur notre problème. Il peut y avoir un fascisme

allemand, italien, finlandais, etc. ? Nous pouvons théoriquement reconnaître ce caractère international avec une conscience théorique tranquille. Cela ne dispense cependant pas les antifascistes *allemands* de l'obligation de détruire l'idéologie du fascisme *allemand* avec des armes *allemandes*, tout comme les italiens, etc., sont obligés de le faire sur leur *propre* sol avec leurs *propres* armes. C'est seulement en accomplissant ce devoir immédiat et donné par l'histoire, sur son propre sol, avec ses propres armes, – certes avec la plus grande coordination de la lutte la plus internationale possible – que l'on peut combattre concrètement et internationalement un phénomène international comme le fascisme. Même le vieux démocrate Freiligrath a clairement vu cette question :

« Räum auf im eigenen Hause! Räum auf und halte Stich
- Den Jellachich zu jagen, wirf deinen Jellachich! » ⁵¹

Je tiens pour juste la deuxième thèse, sauf pour le contraste. Mais si l'on considère que la structure économique, vue de manière abstraite, est largement similaire dans les pays capitalistes les plus développés, pourquoi y a-t-il du fascisme ici et pas là-bas ? Tu dis qu'il est « latent partout dans la société d'aujourd'hui ». C'est peut-être vrai, et d'importants écrivains américains tels que Jack London et Sinclair Lewis ont écrit des critiques sociales intéressantes en réfléchissant à cette latence. Mais toi, précisément, tu sais mieux que quiconque à quel point est profond le gouffre qui sépare ce qui est simplement possible de ce qui est réalisé. Ce n'est pas un hasard si le peuple allemand a enduré dix ans d'hitlérisme, alors qu'en France aucune oppression, aucun règne de Pétain ou de Laval, aucune

⁵¹ « Nettoie ta propre maison, Nettoie et tiens bon,
Pour chasser le Jellachich, jette ton Jellachich ! »

Ferdinand Freiligrath *Neuere politische und soziale Gedichte. Wien.*
[Nouveaux poèmes politiques et Sociaux, Vienne]

Josip Jellachich, général autrichien d'origine croate. Il combattit la révolution hongroise de 1848.

démagogie de De la Roque ou de Doriot n'a pu produire un mouvement fasciste digne de ce nom.

Certes, les « irrésolutions de l'âme populaire » n'offrent pas non plus de solution. L'âme d'un peuple, pour reprendre l'expression, n'est pas une chose supra-historique en soi, c'est plutôt le destin historique, le destin historiquement changeant d'un peuple. La structure sociopolitique concrète qui a ainsi émergé historiquement, la forme concrète de l'économie, la superstructure politico-sociale, les traditions idéologiques : c'est de toutes ces formes que dépend si le fascisme devient un danger latent ou une terrible réalité dans un pays, donc une partie, un moment du développement historique, du destin historique du peuple. Il s'ensuit donc que le dépassement du fascisme est aussi une partie, un moment de ce destin. Il s'ensuit en outre que la confrontation avec le chemin historique qui a conduit au fascisme est également un moment intégral de son dépassement réel.

Nous en sommes ainsi arrivés au point crucial de notre discussion, la question de la méthode. Il me semble qu'il doit s'agir ici d'une critique vraiment concrète. Tu as raison : les nazis avaient en fait essayé de s'approprier les choses les plus diverses. Mais il n'en résulte pas que nous puissions dans notre critique en rester à cet éclectisme. Il nous faut plutôt constater qu'ils ont repris beaucoup de ce qui était fondamentalement réactionnaire et l'ont développé en quelque chose d'encore plus réactionnaire ; d'autres choses qui étaient dans leur nature progressiste, ils l'ont souillé et falsifié. Notre tâche est de restaurer la vérité et la réalité historiques. Nous devons strictement distinguer entre Gentz ou Lagarde ⁵² d'un côté,

⁵² Friedrich von Gentz (1764-1832), écrivain et homme politique prussien. Il fut le collaborateur de Metternich. Paul Anton de Lagarde (1827-1891) orientaliste et un théoricien politique prussien du mouvement *völkisch*, conservateur et antisémite.

Thomas Münzer ou Hölderlin de l'autre, indépendamment de ce qu'en disent les fascistes.

Mais cette concrétude, cette indépendance intellectuelle complète non seulement par rapport aux évaluations des nazis eux-mêmes, mais aussi par rapport à l'idéologie précédant la fascisation, a une détermination idéologique et politique très importante : *toute critique a une orientation*. Elle prend parti, du moins au sens historique large, mais pas nécessairement en accord avec un quelconque parti organisé. Cette orientation est déterminante pour le caractère et les résultats de la critique. D'un point de vue abstrait, il n'y a partout qu'un *oui* ou un *non*, une reconnaissance ou un rejet. Concrètement, d'autres choses deviennent essentielles. La question est : *d'où* vient la reconnaissance ou le rejet ? *De la droite ou de la gauche* ?

C'est donc là que réside notre différence méthodologique. Dans ton essai, tu ne fais pas cette distinction. Par exemple, tu dis à propos de Nietzsche qu'il « faut souligner *ad nauseam* que Nietzsche était un ennemi de l'Empire bismarckien... » Tu te souviendras d'une de mes citations préférées dans nos anciennes conversations. Mon ami d'enfance, Leo Popper, avait l'habitude de dire : il est absolument impossible, par une répétition obstinée, de transformer des erreurs grammaticales en particularités stylistiques. Il en va de même pour la question Nietzsche-Bismarck. D'un point de vue abstrait, il est vrai que Nietzsche a continuellement critiqué Bismarck. Mais la question doit être posée : *pourquoi* l'a-t-il critiqué, *d'où* vient cette critique et *vers où* mène-t-elle ?

Nietzsche s'est exprimé clairement et honnêtement à ce sujet. Il dit du régime de Bismarck : « Dans l'ensemble, cependant, je souhaiterais que l'absurdité des chiffres et la superstition des majorités n'aient pas encore pris racine en Allemagne comme

elles l'ont fait parmi les races latines... » ⁵³ Il rejette tous les problèmes actuels de l'ère de Bismarck et dit : « Il y a des choses plus importantes, comparées auxquelles ces questions ne sont que superficielles, par exemple, l'essor croissant de l'homme démocratique et l'abrutissement de l'Europe qui en résulte et la *diminution* de l'homme européen. » ⁵⁴

Nietzsche n'est donc pas contre Bismarck parce qu'il a réalisé l'unité allemande de manière réactionnaire, au moyen d'une « révolution par en haut », bonapartiste, mais au contraire parce que Bismarck était *trop démocrate* à son goût, s'est trop impliqué dans la démocratie et a fait de trop grandes concessions à la démocratie. La critique de Nietzsche à Bismarck est donc le type le plus pur de critique *de droite*.

Ce n'est pas un hasard. Nietzsche est célébré par de nombreux intellectuels, même par certains antifascistes, comme un « libre penseur », et il a effectivement mené une lutte contre Dieu, contre le christianisme ; en fait, cette lutte est une partie essentielle de son œuvre. Mais là aussi, il faut soulever la question : d'où vient la haine de Nietzsche envers le christianisme ? D'où vient sa forme d'athéisme, d'antichristianisme et où va-t-elle ?

Prenons Voltaire, ne serait-ce que parce que Nietzsche a dédié *Humain trop humain* ⁵⁵ à sa mémoire. Pourquoi celui-ci est-il opposé au christianisme ? Parce qu'il constitue le support religieux de l'absolutisme féodal, parce qu'il est un obstacle au progrès démocratique. Nietzsche est aussi contre le christianisme, mais pour des motifs tout à fait opposés. Laissons à nouveau parler Nietzsche lui-même. Dans *L'Antéchrist*, il dit du chrétien : Il « se révolte dans ses bas

⁵³ Nietzsche, *Nachgelassene Fragmente*, Avril-Juin 1885. 34 [109]

⁵⁴ Nietzsche, *Nachgelassene Fragmente*, Automne 1885 - Automne 1886. 2 [10]

⁵⁵ Nietzsche, *Humain, trop humain* (1878), trad. Patrick Wotling, Paris, Flammarion 2019.

instincts contre tout ce qui est privilégié, – il vit, il combat toujours pour des "droits égaux"»⁵⁶ Il poursuit en disant : « Le grand nombre devint maître ; le démocratisme des instincts chrétiens fut victorieux... »⁵⁷ Ainsi, pour Nietzsche, le christianisme est condamnable parce c'est un mouvement démocratique. Et pour qu'aucun malentendu ne soit possible sur la généalogie, sur le rapport au présent, sur le fondement politique et social de son antichristianisme, Nietzsche présente la série suivante de fanatiques méprisables comme « le type contraire des esprits forts et *libérés* » : « Savonarole, Luther, Rousseau, Robespierre, Saint-Simon ». ⁵⁸ Je pense qu'il est inutile de citer davantage. Le contraste est clair devant nous : l'antichristianisme de Voltaire est une œuvre idéologique préparatoire à la Révolution française ; Nietzsche, en revanche, est un maillon de la chaîne de ces réactionnaires qui veulent détruire son héritage, son influence.

L'antichristianisme de Nietzsche, comme son antibismarckisme, n'est qu'un élément de sa lutte centrale : la lutte contre la démocratie. Il est un ennemi mortel, un ennemi juré clair et résolu de la démocratie. Il critique de ce point de vue, la culture moderne dans son ensemble. Spirituel, de haut niveau, précis dans certains détails, mais toujours dans cette perspective, toujours du côté réactionnaire, toujours de droite.

L'incertitude instinctive dans de telles questions est une faiblesse typiquement allemande ; elle est causée par l'évolution antidémocratique de l'Allemagne, par l'absence d'une vie publique libre et dynamique en Allemagne. Nous vivons certains phénomènes de la vie sociale moderne, parmi lesquels figurent avant tout des problèmes généraux de démocratie. Nous reconnaissons ses problèmes, souffrons de

⁵⁶ Nietzsche, L'Antéchrist, § 46

⁵⁷ Ibidem § 51.

⁵⁸ Ibidem § 54

ses problèmes, nous les critiquons. – Comment pourrions-nous faire autrement, puisque nous vivons à une époque où l'émergence des problèmes internes de la démocratie bourgeoise est un problème central du développement social. Mais nous expérimentons, souffrons et critiquons sans même penser au *pourquoi* ni au *d'où*, à la droite et à la gauche. Le ressenti d'un Français éduqué démocratiquement est bien différent : Anatole France, par exemple, a profondément vécu ce problème. Il est constamment indigné par le formalisme stupide de l'égalité dans la démocratie bourgeoise. Mais lorsqu'il les critique de manière humoristique, ironique ou indignée et pathétique, il prône toujours une égalité réelle et substantielle devant la loi. Il critique toujours la démocratie depuis la gauche.

Je te prie de comparer avec celle-ci la critique de Nietzsche à Bismarck. Pour Anatole France, la France de la Troisième République n'est pas suffisamment démocratique. Pour Nietzsche, il y a dans l'Allemagne de Bismarck trop d'égalité, trop de démocratie. Nietzsche est indigné que Bismarck pactise avec la démocratie en général, qu'il masque le maintien de l'hégémonie prussienne en Allemagne, le maintien du pouvoir des Hohenzollern sur l'Allemagne, avec une façade d'égalité, avec un parlement de fait impuissant, basé sur le suffrage universel. Il exige ouvertement une domination des « forts », de la noblesse sur la bourgeoisie, des capitalistes sur les ouvriers. C'est la grande faiblesse de certains antifascistes allemands qu'ils ne remarquent pas ou n'oublient pas ce parti-pris résolument réactionnaire de Nietzsche, qu'ils ne veulent pas reconnaître qu'il critique tous les phénomènes essentiels de la vie sociale moderne à partir de la droite.

La philosophie de Nietzsche est-elle du fascisme ? Indubitablement non. Ou mieux dit : ce n'est *pas encore* du fascisme. Ce serait un non-sens anti-historique de qualifier Nietzsche de

fasciste, ne serait-ce parce qu'en 1890, *personne encore*, pour des raisons socio-historiques, ne *pouvait* avoir d'idéologie fasciste. Nietzsche est cependant le penseur le plus important d'une étape historique du développement idéologique de l'Allemagne, qui a développé l'idéologie réactionnaire dans une direction qui, dans des conditions de lutte sociale plus développées et plus aiguës, a contribué à faire émerger l'idéologie fasciste.

Lorsque nous constatons ce lien historique, nous ne devons en aucun cas oublier l'énorme différence de niveau intellectuel et moral qui sépare les fascistes de Nietzsche. Mais la grande faiblesse politico-idéologique des Allemands, y compris de nombreux antifascistes, réside précisément dans le fait que, fascinés par le niveau intellectuel et moral de Nietzsche, ils oublient *ce qui* concrètement a été historiquement voulu et réalisé avec ces grandes forces intellectuelles ; qu'ils oublient d'où vient Nietzsche et *vers où*, avec une nécessité logique interne, mènent ses enseignements.

Je ne suis bien sûr absolument pas contre une évaluation juste de Nietzsche. Mais il y a dans l'honnêteté historique deux aspects ; l'honnêteté historique est fondée sur la reconnaissance de la totalité. À savoir, l'ensemble en mouvement, dont fait avant tout partie l'orientation. On peut donc à mon avis respecter Nietzsche et l'apprécier aussi intensément que l'on veut ; mais, si l'on ignore ce parti-pris principal de son activité, surgit une dangereuse confusion.

L'évolution non-démocratique de l'Allemagne, la domination presque incontestée de la réaction, ont produit une situation intéressante, mais pour nous très défavorable, selon laquelle, sur les questions idéologiques, les instincts politiques sont beaucoup plus sûrs du côté de la droite qu'à gauche. Metternich tenait en haute estime et appréciait les capacités

intellectuelles et stylistiques de Börne,⁵⁹ et Gentz celles de Heine. Mais personne ne se laissa influencer un seul instant dans ses prises de position, même lorsque ces mesures – comme la décision du Conseil fédéral de 1835 –⁶⁰ étaient directement dirigées contre les auteurs qu'il tenait en si haute estime. Ou pensons à la relation factuelle et personnelle entre Bismarck et Lassalle. Tous deux ont immédiatement reconnu le niveau d'intelligence et d'éducation de l'autre. Pour Bismarck, ce contact donna lieu à des discussions intéressantes et à des suggestions de mesures politiques et sociales, qu'il pourrait utiliser à bon escient pour son bonapartisme réactionnaire. Lassalle fut en revanche propulsé dans une voie réactionnaire.

Cette situation a une raison particulière, spécifiquement allemande. Depuis que la société bourgeoise moderne existe, la réaction, à l'exception de très brefs intervalles, a dominé en Allemagne. Elle est habituée à gouverner et à prendre des décisions politiques. Elle a acquis une grande pratique dans l'exploitation politique et l'évaluation des idéologies. (Tout cela : bien que la réaction allemande, en raison de sa nature bureaucratique, soit bien moins douée que celle des pays où elle a dû constamment lutter contre le progrès pour le pouvoir.)

Cependant, la démocratie allemande – même en tant qu'opposition – a rarement été une force politique. Ses idéologues les plus importants étaient pour la plupart des idéologues au sens étroit du terme, auxquels il était rarement donné de tester et d'appliquer dans la pratique les conséquences politiques de leurs propres décisions intellectuelles et pour apprendre de ces expériences. D'où leur caractère abstrait, leur idéologie ; d'où

⁵⁹ Ludwig Börne (1786-1837), écrivain, journaliste et critique littéraire et théâtral allemand. Il est considéré comme le chef de file du mouvement de la *Jeune-Allemagne*.

⁶⁰ Le 13 décembre 1835, le Bundesrat de l'époque, assemblée des princes allemands, promulgue un arrêté contre la *Jeune-Allemagne*.

la sous-estimation de l'importance des orientations tout en surestimant le niveau intellectuel, etc. comme une valeur en soi.

Ce manque émergent de clarté, cette insécurité, la confusion qu'elle provoque sont l'une des faiblesses idéologiques les plus essentielles de tous les mouvements de gauche en Allemagne, et même nous, les antifascistes, malgré de nombreuses expériences amères, ne sommes en aucun cas exempts de cette faiblesse.

Je reviens à Nietzsche. Dans ton livre intéressant, ton beau livre *Héritage de ce temps*, tu souhaites préserver le dionysiaque comme héritage de Nietzsche. Tu dis : « Le feu fut donc mis au romantisme, le fauve blond fut enveloppé dans l'archaïsme, et la philologie embarqua sur un bateau ivre en partance. Le bateau est arrivé. Il importe maintenant, non pas à propos du "surhomme" (qui est déjà du fascisme clair comme le jour), mais à propos des parures dionysiaques, de *partager le butin*. » ⁶¹ Je cite ici avec joie ta déclaration sur le surhomme, même si, comme tu le vois, je ne le considère que comme une voie vers le fascisme, pas encore comme un « fascisme clair comme le jour ». Mais qu'en est-il de l'héritage du Dionysiaque. Tu dis : « Mais "Dionysos" est, pour la "morale servile", un dieu qui n'est pas inconnu, un dieu joyeux et surtout explosif. Les fêtes des esclaves antiques s'appelaient les saturnales, et Jésus, le cep de vigne, tout coupé qu'il fut par l'Église, montra dans la très chrétienne guerre des paysans moins de morale servile qu'il est agréable aux maîtres. » ⁶² Dionysos doit donc être sauvé comme le dieu d'un système plébéien démocratique, comme le saint patron de la rébellion. Dans la mesure où il s'agit de la figure de Dionysos dans les véritables mythes grecs, je suis largement d'accord avec toi.

⁶¹ Ernst Bloch, *Héritage de ce temps*, op. cit., p. 299.

⁶² Ibidem, p. 301.

Mais qu'est-ce que tout cela a à voir avec Nietzsche, avec l'héritage de Nietzsche ? Ta conception est particulièrement incohérente et anti-nietzschéenne lorsque tu relies les Saturnales des anciens esclaves à la « très chrétienne guerre des paysans ».

Nietzsche aurait reconnu ce dernier point, mais comme une conséquence nécessaire et pernicieuse du christianisme ; Pour lui, le dionysiaque était précisément le concept opposé, l'anti-chrétien, l'aristocratique.

Le mythe de Dionysos en Grèce est, de fait, démocratique. Mais la découverte moderne de ce personnage n'a rien à voir avec Nietzsche ; elle appartient uniquement au véritable grand chercheur des mythes antiques, Bachofen. Celui-ci dit : « La religion dionysiaque est donc le credo de la démocratie... Les anciens célébraient Dionysos comme le fondateur de toute liberté et de l'égalité universelle sur terre. » ⁶³ Tu vas sans doute répondre : Bachofen est lui-aussi revendiqué par les fascistes comme un ancêtre ; pourquoi devons-nous exercer ici une résistance et laisser aux nazis Nietzsche comme précurseur ? Il me semble que si nous évaluons correctement les chemins vers la droite et vers la gauche, la raison n'est pas si compliquée. Cela consiste en ce que les nazis développent conséquemment les idées réactionnaires de Nietzsche – pense à ta propre déclaration sur le surhomme – alors qu'ils sont obligés de déformer complètement Bachofen afin d'exploiter certains aspects de son œuvre à leur propre profit. Bäumler et Klages ⁶⁴ s'accrochent à la piété de Bachofen envers le mythe, à sa croyance dans le mythe, et mystifient au-delà de toute mesure cette tendance secondaire de Bachofen. Rosenberg

⁶³ Johann Jakob Bachofen (1815-1887), juriste, philologue et sociologue suisse, théoricien du matriarcat, *Die Unsterblichkeitslehre* [La théorie de l'immortalité], Berlin, W. Keiper Verlag, 1867, pp. 150, 152.

⁶⁴ Alfred Bäumler (1887-1968). philosophe académique officiel du Troisième Reich. Ludwig Klages (1872-1956) philosophe de la nature et de la vie.

excise de Bachofen l'universalisme historique : la magnifique découverte par Bachofen des deux périodes du développement humain, du matriarcat et du patriarcat, devient pour lui une lutte entre deux races. Ainsi, tous les « admirateurs » fascistes de Bachofen ignorent précisément sa découverte historique fondamentale, la découverte du communisme primitif, celle-là même qui a fait de lui le précurseur de la recherche moderne progressiste, de Morgan et d'Engels. Le fait que Bachofen lui-même, malgré tous ses préjugés romantiques, ressente ce lien et établisse sa connexion avec Morgan par la dédicace de ses *antiquarischen Briefe* ⁶⁵ ne dérange naturellement pas le moins du monde MM. Bäumler, Klages et Rosenberg. Il s'agit donc là d'une plate falsification réaction, tout comme dans les cas de Thomas Münzer, Hölderlin ⁶⁶ ou Georg Büchner. ⁶⁷

Chez Nietzsche, la situation est diamétralement opposée. Ici, par l'intermédiaire de Spengler et d'autres, Bäumler et Cie poursuivent la *ligne essentielle*, les tendances *centrales* de la pensée de Nietzsche : la lutte contre la démocratie comme décadence. Bien sûr, ils le critiquent aussi. Cela découle de la situation historique selon laquelle Nietzsche ne pouvait pas être un fasciste conséquent dans les années 1880. Mais c'est là une critique des incohérences historiquement nécessaires de Nietzsche et, bien sûr, en même temps d'une critique venant de la droite. En revanche, Friedrich Engels a su reprendre les analyses essentielles de Bachofen, par exemple la magnifique interprétation de l'"Orestie" et donc *l'idée fondamentale* du grand chercheur : la découverte du communisme primitif, le

⁶⁵ Johann Jakob Bachofen, *Gesammelte Werke*: Bd. *Antiquarische Briefe* [Lettres d'antiquaire].

⁶⁶ Friedrich Hölderlin (1770-1843), poète et philosophe de la période classico-romantique en Allemagne,

⁶⁷ Georg Büchner (1813-1837) écrivain, dramaturge, révolutionnaire, médecin et scientifique allemand. cf l'essai de Lukacs, *Georg Büchner, celui falsifié par les fascistes et le véritable* (1937) in *Réalistes allemands du 19^{ème} siècle*. <https://amisgeorglukacs.org/2017/02/georg-lukacs-realistes-allemands-du-19e-siecle.html>

traduire dans la prose féconde du matérialisme historique et développer davantage la tendance progressiste de ses idées centrales à travers une critique importante depuis la gauche.⁶⁸

Ici, abstraction faite de sa situation avantageuse spécifiquement allemande, la réaction a encore une longueur d'avance. Elle repose principalement sur la matière elle-même. Il est plus facile de falsifier la réalité que de découvrir la vérité. Tout progrès est basé sur la recherche de la vérité, toute réaction sur la falsification des lignes fondamentales du développement historique. Il est clair que dans un tel état de choses, un peu plus de contre-vérité dans la propagande réactionnaire ne peut causer aucun dommage. Que l'abondance déjà incalculable d'interprétations arbitraires et fausses de l'histoire s'accroisse encore un peu ne change rien à la tendance principale. La vérité et la force de frappe du progrès supposent la compréhension correcte de tous ses éléments. La contre-vérité, l'erreur sont ici un corps étranger perturbateur. S'il reste dans la chair vivante, il peut provoquer un empoisonnement grave. Tu vois toutes les nombreuses raisons qu'ont les vrais révolutionnaires démocrates de faire preuve de vigilance militante.

C'est justement pourquoi il n'est jamais question de partager le butin. Les écrivains et les érudits ne laissent jamais derrière eux des inventaires de pensées mortes qui pourraient être divisées à volonté, dont on pourrait prélever des morceaux et en jeter d'autres. Toute œuvre d'une personne importante a une tendance immanente interne avec une certaine orientation. Celle-ci constitue une partie de la vie historique de la nation. Elle continue à y vivre, se développe davantage, soit de

⁶⁸ cf. Johann Jakob Bachofen, *Le droit maternel*, (1861) trad. Etienne Barilier, Lausanne, L'âge d'homme, 2000. Friedrich Engels, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Paris, Éditions Sociales, 1962. Préface à la quatrième édition, p. 19.

manière adéquate dans sa direction progressiste ou régressive inhérente, soit elle est infléchie dans l'autre sens, déformée. Mais puisqu'il s'agit de la dialectique vivante de pensées réelles, rien de véritablement progressiste ne peut jamais naître d'un trésor réactionnaire.

Il s'agit ici, évidemment, toujours du noyau, de l'essence. Plus grand est l'éloignement temporel avec un penseur ou un écrivain et plus ce noyau peut devenir clairement visible, plus l'apparence qui dissimule le noyau peut tomber. Et la lutte pour l'héritage, si nécessaire idéologiquement et politiquement – et généralement si mal menée en Allemagne – consiste précisément à mettre au clair ce noyau d'un phénomène historique, à s'attaquer à l'orientation vivante, à la tendance effective la plus intime du phénomène historique concerné.

Voici à nouveau la question centrale : droite ou gauche ? Il faut toujours demander avec une résolution totale : cette tendance fondamentale est-elle de droite ou de gauche, une tendance par essence, dans son cœur, progressiste ou réactionnaire ? Et encore : la critique qui s'exerce, par laquelle le phénomène historique devient une partie, un moteur dynamique de la vie intellectuelle du présent, est-elle une critique de droite ou de gauche ? C'est pourquoi notre grande tâche est d'exhumer les tendances qui ont travaillé pour nous, dans notre direction, dans l'histoire allemande, de les critiquer depuis la gauche et ainsi de continuer à les développer progressivement ; tandis que notre devoir est de combattre avec toutes les armes intellectuelles les phénomènes qui ne peuvent être adéquatement approuvés que par la droite.

Je le répète : l'incertitude instinctive sur ces questions est l'une des plus grandes lacunes de la vie culturelle allemande. Malheureusement, la critique démocratique des Russes des années 1840 et 1860 est beaucoup trop peu connue dans notre

pays.⁶⁹ Car c'est ici (en Russie), dans tout le développement culturel présocialiste, que la sensibilité à ce parti-pris des phénomènes culturels a atteint son apogée. Dans notre pays, c'est seulement chez Lessing (et en partie chez Heine) que l'on peut trouver une telle assurance des instincts politiques et sociaux face à des phénomènes culturels complexes. Sinon, il y aurait une grande confusion parmi nous, même parmi les démocrates honnêtes et intelligents. Ou bien la vigilance démocratique a pris des orientations grossières et vulgaires, à contenu politique. La critique de Goethe et de Hegel par Börne en est un exemple typique. Une telle critique ne peut pas avoir un effet véritablement large, fécond et durable en raison de la violation tendancieuse des phénomènes nationaux les plus importants. Ou bien, le plus souvent, on perd le sens de l'orientation à cause de l'admiration que l'on porte au niveau intellectuel ou littéraire. Il en résulte que des idées réactionnaires s'infiltreront continuellement dans l'idéologie des écrivains progressistes et provoquent une dangereuse confusion.

Le danger qui surgit ici et la nécessité de le combattre sont très grands, justement parce que les tendances réactionnaires – et surtout le fascisme – ont leurs fondements économiques objectifs, justement parce que les tendances générales à la réaction – et surtout aussi au fascisme – sont internationales. C'est pourquoi elles se développent spontanément partout, c'est pourquoi elles inondent aussi l'idéologie des personnes totalement ou à demi-progressistes – s'ils ne sont pas sans cesse efficacement combattus par une critique juste, instinctivement assurée et historiquement fondée de la gauche. Il ne s'agit pas d'un fatalisme fatidique, ni d'un simple partage de l'héritage, du butin, mais de la lutte difficile des tendances

⁶⁹ cf. *Les démocrates révolutionnaires russes*, in Georg Lukacs, *Le réalisme critique dans la littérature russe du XIX^{ème} siècle* : <https://amisgeorglukacs.org/le-realisme-critique-dans-la-litterature-russe-du-xixe-siecle.html>

sociales vivantes qui naissent inévitablement de la vie sociale de chaque peuple.

On ne répétera jamais assez à quel point la certitude instinctive est décisive pour la juste perception de la nature des phénomènes historiques dans le développement culturel d'un peuple. Car si on ne perçoit pas correctement cette direction fondamentale essentielle, on manque tous les critères. Ce sont précisément les échelles de mesure qui paraissent les plus évidentes à première vue qui s'avèrent très souvent trompeuses dans la pratique. Par exemple, on croit souvent qu'un ennemi commun signifie également une orientation intime commune. C'est très souvent une grave erreur.

Pensons à nouveau à la relation Bismarck-Lassalle. Pour mettre en œuvre sa solution de l'unité allemande, Bismarck a dû lutter contre la démocratie allemande et la bourgeoisie libérale. En même temps, se déroulait en Allemagne le processus de séparation de la démocratie prolétarienne et de la démocratie bourgeoise, la libération des organisations prolétariennes qui se formaient à l'extérieur et à l'intérieur de l'influence dominante de la bourgeoisie libérale. Si donc à cette époque Lassalle présentait une critique politique acerbe de la faiblesse de la résistance de la bourgeoisie libérale contre Bismarck, c'était correct en soi ; S'il étendait cette critique politique aux phénomènes culturels, littéraires et philosophiques, c'était également correct en soi. Le seul malheur, c'était qu'il considérait la bourgeoisie libérale comme un *ennemi commun* contre Bismarck. Celle-ci combattait en effet la bourgeoisie libérale depuis la droite, tandis que le mouvement prolétarien émergent et les petits vestiges dispersés des démocrates de 1848 la combattaient depuis la gauche. Par cette compréhension fondamentalement erronée des tendances essentielles de la vie politique et culturelle allemande dans les années 1860, Lassalle n'a pas contribué à une clarification et à

un développement ultérieur de la démocratie allemande (ni bourgeoises ni prolétariennes) ; au contraire, il a pris à revers le mouvement démocratique alors faible ou ambivalent, hésitant, en faveur d'une solution progressiste à l'unité allemande ; il a contribué à la victoire du bonapartisme bismarckien.

Bien sûr, cette relation n'est pas totalement facile non plus du côté de Lassalle. Il a essayé de maintenir les différences de principe, la possibilité de séparation. Mais dans le jeu audacieux de pactiser ⁷⁰ avec le diable, il a pratiquement subi une défaite totale. Et il est très utile de rappeler qu'ici aussi le fameux problème du « niveau » ... a joué un grand rôle ; Lassalle, par exemple, dans ses célèbres discours rhénans, où furent proclamés les conséquences de l'alliance, soulignait que Bismarck, bien qu'adversaire, n'en était pas moins un homme véritable, contrairement aux députés libéraux qui étaient de vieilles femmes. Quoi qu'on puisse dire pour excuser Lassalle, il s'est produit là, malgré tout, une confusion importante, symptomatique et fatale pour le développement allemand : d'une critique passionnément impatiente du capitalisme, on est tombé dans le panneau de la réaction. Lassalle n'a pas compris le problème central de son époque, la question de savoir si l'unité allemande devait être réalisée par des moyens démocratiques ou antidémocratiques. C'est pourquoi, au lieu de critiquer la bourgeoisie libérale à partir de la gauche et ainsi de clarifier, développer la démocratie bourgeoise allemande et d'éduquer le parti ouvrier émergent à la lutte pour une démocratie révolutionnaire, il a rejoint la critique de droite de la bourgeoisie libérale et a ainsi causé au développement démocratique de l'Allemagne des dommages qui seront difficiles à réparer.

⁷⁰ Le texte allemand dit « manger des cerises avec le diable. »

Car il s'agit là de bien plus que d'une simple erreur tactique ponctuelle. À commencer par la théorie lassalienne de l'État, qui, dans son application, affirme que le premier pas vers le socialisme doit être fait par l'État prussien de Bismarck, d'où est issue la théorie de l'« évolution » de cet État prussien vers le socialisme, jusqu'au rôle révolutionnaire de Frédéric II en Prusse, dans l'histoire allemande, un grand nombre d'idées réactionnaires ont pénétré le mouvement ouvrier allemand. Et si même un homme d'une authentique sensibilité démocratique comme Mehring a été sur ces questions, fasciné par le « niveau » de Lassalle, et n'a pas été en mesure de critiquer correctement depuis la gauche les déviations prises ici vers le camp de la réaction, alors il ne faudrait pas s'étonner que de nombreuses opinions comme celles-là, nuisibles et réactionnaires, survivent encore aujourd'hui dans le mouvement ouvrier.

Ce ne sont là que quelques exemples de l'histoire et de l'histoire intellectuelle allemandes. Malheureusement, on pourrait facilement les multiplier, car presque chaque étape de notre développement politique et intellectuel montre les symptômes de cette insécurité instinctive de la gauche allemande. Mais ce qui importe ici parmi nous n'est pas l'exhaustivité historique, mais plutôt la clarification des conséquences, et cela, comme je l'espère, est déjà devenu clair pour toi à partir de ces quelques exemples.

Tu parles de la chute d'Hitler. À juste titre, car elle est tôt ou tard inévitable. Et alors ? Alors, à mon avis, la lutte contre toute idéologie réactionnaire doit d'autant plus s'*engager*. C'est précisément parce que tu as raison sur la question de la base économique, du caractère international des tendances réactionnaires, du fascisme, qu'il faut que la période d'après la chute d'Hitler soit – enfin ! – en Allemagne aussi, une période de lutte claire et résolue contre *toute* idéologie réactionnaire.

Je pense qu'il n'est plus nécessaire d'entrer dans les détails des raisons. Il est clair que cela doit se produire pour que ne puissent pas se renforcer de *nouveaux* profiteurs des problèmes économiques de notre époque et de la solidarité internationale des courants réactionnaires. Alors que naisse – enfin ! – un mouvement clair sur ses objectifs, consolidé, véritablement démocratique, issu de la vie allemande, des traditions existantes mais enfouies de l'histoire allemande, réglant radicalement leur compte à toutes les manifestations de la misère allemande, une idéologie vraiment démocratique.

Il ne s'agit donc en aucun cas d'un sport philologique que de rechercher les précurseurs du fascisme, mais d'une nécessité idéologique et politique actuelle et brûlante. Cela semble très radical quand on dit : « Le nazi mijote dans son propre jus. » En pratique, tu accordes d'avance à tous les réactionnaires allemands, à l'exception d'Hitler et de Rosenberg, une amnistie spirituelle et un champ d'influence politique et idéologique. Car il est clair qu'après la chute d'Hitler, tout le monde se hâtera de jeter *Mein Kampf* et *Le mythe du XX^{ème} siècle* au fumier. C'est aussi justifié que juste et utile. Mais à quoi arrive-t-on si l'on laisse jaillir sans encombre toutes les sources à partir desquelles, après un certain temps, un nouveau scélérat peut concocter un nouveau poison pour le peuple allemand ? Bien sûr, seulement si la vigilance idéologique démocratique n'empêche pas à l'avance de telles tentatives.

Je le sais : dans cet objectif nous sommes complètement d'accord. C'est juste dommage que notre dialogue au sujet des écarts de méthode ait dû devenir, dans la forme, un monologue parallèle. Mais il est peut-être encore possible que ces quelques lignes contribuent à rendre le dialogue fluide.

Avec notre vieille amitié, ton

Georg Lukács.

Annexe : Ernst Bloch, le nazi cuit dans son propre jus.

Comme on le sait, la sombre tromperie d'aujourd'hui n'est pas seulement allemande. Les Finlandais ont créé le premier *fascio*, ses partisans étaient des paysans enragés. Mussolini a massacré des ouvriers dix ans avant Hitler, donnant à l'ensemble un masque révolutionnaire. Des meurtriers hongrois, bulgares, roumains et espagnols, déguisés en amis du peuple, ont suivi. Les fascistes sont partout aujourd'hui, à l'affût de leur opportunité, et partout il y a de grandes entreprises qui les emploient et en ont besoin. Hitler, alors qu'il était encore qu'un informateur pour la *Reichswehr*, recevait également de l'argent français et l'utilisait à bon escient. Il n'a pas eu besoin de puiser dans l'âme allemande pour devenir un homme fort, et plus encore un homme beau.

Néanmoins, on assiste à une volonté croissante d'attribuer le Führer à l'ensemble des Allemands et à eux seuls. Certes, le nazi est parmi tous les fascistes le phénomène tout autant le plus terrible que celui qui suscite le plus de dégoût. Ce sont sans aucun doute les nazis qui ont été les premiers à remettre les choses sur les rails, et les moyens de pouvoir allemands et la situation centrale du pays ont rendu l'enfer gigantesque. Mais cela ne contredit pas le fait qu'il a déjà été inventé et mis en pratique par d'autres, et qu'il est latent partout dans la société d'aujourd'hui. Que surtout, – en ce qui concerne l'idée fausse la plus répandue – il n'est pas nécessaire de l'associer à certains phénomènes problématiques, mais significatifs et importants, de la culture allemande antérieure.

C'est une mode désespérée que d'imposer aux nazis de prétendus précurseurs culturels, allemands bien sûr. Les noms de Wagner et de Nietzsche sont devenus si courants qu'ils sont pratiquement sur toutes les lèvres en rapport avec les nazis. Par-là, certes cela d'un côté dévalorise Wagner et Nietzsche,

mais cela améliore le nazisme, le rend sérieux et hautement digne de réflexion, oui, les antifascistes lui font d'immenses conquêtes, des royaumes de l'esprit, dont le petit scribouillard de *Mein Kampf* n'avait guère entendu parler auparavant.

L'effet de cette recherche d'ancêtres est finalement de créer une nouvelle propagande pour le nazisme ; l'auditeur de radio, lorsqu'on lui présente *La Chevauchée des Walkyries*⁷¹ ou *Le Voyage de Siegfried sur le Rhin*,⁷² pense au nazi et le trouve, de ce point de vue, peut-être très théâtral, peut-être très étouffant et pompeux à la fois, mais toujours pas le rebut de l'humanité. Il y a une meilleure musique, il y a aussi une meilleure philosophie que celle du surhomme ou même du héros qu'on ne peut pas rejeter dans son âme. Mais d'une part, la musique de cuivre et le surhomme ne sont pas du tout la totalité de Wagner et de Nietzsche (il faut souligner *ad nauseam* que Nietzsche était un ennemi de l'empire bismarckien, un contempteur de l'antisémitisme, et que Dionysos ne porte en aucun cas les traits d'Himmler). Et même là où – dans des conditions économiques très différentes – Wagner et Nietzsche contiennent des éléments idéologiques, y compris ceux de l'*habitus*, qui trouvent leurs singes ou leurs voleurs dans les nazis, même là, le nazisme est aussi différent que le côté obscur d'une vertu l'est de l'obscurité d'un repaire de brigands.⁷³

En l'occurrence, la dérive ne s'arrête même pas au surhomme, comme on pourrait le penser. On a encore avec une minutie, apparente, grâce même à une « recherche causale », découvert des sources encore bien plus lointaines. Des traces du nazisme originel ont été découvertes dans le romantisme allemand, ainsi que dans le fantasme de Fichte d'un État commercial

⁷¹ début du troisième acte de *La Walkyrie*.

⁷² extrait du premier acte du *Crépuscule des dieux*.

⁷³ *Mördergrube*, Lc. 19 46, Jr. 7 11.

fermé, dans la théorie de l'État de Hegel et dans d'autres domaines similaires. Ici, les archéologues ne s'efforcent même plus de démontrer les liens historiques ; une analogie vide leur suffit, indépendamment de son occurrence historique ou de son contenu idéologique antérieur. Si Platon avait été allemand, il aurait certainement été considéré comme l'arrière-grand-père de Rosenberg en tant qu'inventeur de la théorie de l'élite politique ou de la vision holistique.

Dans leur course pour découvrir le passé de l'Allemagne, les généalogistes se retrouvent souvent en désaccord avec Hitler lui-même. Il a découvert non seulement Widukind, ⁷⁴ mais aussi Thomas Münzer, son précurseur : et le *Nibelungenlied*, ⁷⁵ et le Front Populaire, et le socialisme, et la démocratie, qu'il a ennoblis, et bien sûr, comme le dit son ennemi lui-même, aussi *Tristan und Isolde*, ⁷⁶ Hans Sachs, ⁷⁷ *Der fliegende Holländer* ⁷⁸ et Dionysos. Ainsi, le poème *Wenn Judenblut vom Messer spritzt* ⁷⁹ renvoie finalement à une coterie huppée. La prise de conscience que Staline est le chef de la ploutocratie internationale découlera en fin de compte de l'impératif catégorique.

Le nazi mijote dans son jus, c'est la seule réponse correcte dans ces affaires. Il a accompli le grand exploit de transformer des millions d'anticapitalistes ennuyeux en chiens sanglants du

⁷⁴ *Widukind*, principal adversaire du roi franc Charlemagne pendant la guerre des Saxons.

⁷⁵ *La Chanson des Nibelungen* [Nibelungenlied], épopée en moyen haut-allemand composée au XIII^{ème} siècle.

⁷⁶ *Tristan et Isolde*, opéra de Richard Wagner (1865)

⁷⁷ Hans Sachs (1494-1576), poète allemand. Richard Wagner en a fait un personnage central de son opéra *Les Maîtres chanteurs de Nuremberg*.

⁷⁸ *Le Vaisseau fantôme* [Der fliegende Holländer], opéra de Richard Wagner, (1843).

⁷⁹ *Quand le sang juif jaillit sous le couteau* [Wenn Judenblut vom Messer spritzt] variante antisémite du *Heckerlied*, chant révolutionnaire de la révolution badoise de 1848/1849

capital. Sur la voie vers cet objectif, il a travaillé avec des mensonges d'une audace et d'un mépris de l'humanité tels que le monde n'en a jamais vu auparavant. Le nazi est original dans la composition du mensonge, mais il prend le matériau là où il le trouve. Il les emprunte au surhomme et au sol du peuple, au socialisme et à la race supérieure nordique, à *l'Anneau des Nibelungen* et à *la Flûte enchantée* (Goebbels l'appelait « le chant suprême de l'humanité allemande »), à l'antisémitisme et au Seigneur des Armées, le Dieu de l'Ancien Testament. Dans la culture allemande, dans les phénomènes problématiques de la culture allemande, mais en fin de compte dans toute l'histoire humaine en général, il y a de telles prémisses du nazisme, à savoir les prémisses qu'un escroc utilise pour faire de l'or de la saleté, ou dans le pire des cas, de l'oripeau. Mais il est totalement insensé de permettre aux nazis de nous priver de tout héritage culturel allemand. Ou même d'utiliser le nazisme comme moyen de tester et d'évaluer les structures problématiques et significatives du passé. Pour cela, un marxiste dispose d'autres moyens, qui ne consistent pas à tirer des conséquences sombres et qui ne retirent pas Wagner des mains d'Hitler. De sorte que Hitler se dresse enfin, gigantesque et grand, flanqué d'un musicien allemand, d'un philosophe allemand.

Les antifascistes qui poussent une partie de la culture allemande vers Hitler ne font pas qu'améliorer le nazisme fournissent involontairement et sans le savoir à la réaction certains moyens de dévaluer aussi le futur qui pourrait advenir de l'Allemagne après la fin d'Hitler. La prétendue révélation qu'Hitler aurait apportée au sujet d'une partie de la culture allemande, voire à l'ensemble du peuple allemand, ne reste pas purement théorique. C'est pourquoi la recherche généalogique locale devrait être quelque peu maîtrisée ; Le fascisme n'est pas seulement allemand, il est international. Et ses racines se

trouvent dans l'économie, et non dans les irrésolutions de l'âme allemande ou dans la voix héroïque de Siegfried. La musique des nazis est celle de *Horst-Wessel-Lied* ;⁸⁰ ils n'ont pas d'autre honneur, aucun autre ne doit et ne peut leur être accordé.



⁸⁰ *Horst-Wessel-Lied*. Chant écrit en 1929 par le Sturmführer SA Horst Wessel, érigé en héros par le parti nazi après qu'il fut blessé mortellement par un militant communiste dans des circonstances confuses.

Table des matières

Héritage de ce temps.....	5
Les gravats aurifères.....	9
Montage dialectique.	18
Pourquoi avons-nous besoin de l'héritage classique ?	29
Critique de droite ou critique de gauche.	38
Annexe : Ernst Bloch, le nazi cuit dans son propre jus.	58

